

KL Mauthausen

Territoires
de la
Mémoire



Territoires de la Mémoire

**Une publication des
Territoires de la Mémoire asbl
Centre d'éducation à la Résistance
et à la Citoyenneté**

Coordination éditoriale :
Julien Paulus (service Études et Éditions)

Autrices :
Deborah Colombini, Delphine Daniels

Éditeur responsable :
Michaël Bisschops, Président,

Boulevard de la Sauvenière 33-35, 4000 LIÈGE
Téléphone 04 232 70 60
→ [Courriel : accueil@territoires-memoire.be](mailto:accueil@territoires-memoire.be)

Les Territoires de la Mémoire tiennent à remercier l'ensemble
des personnes qui ont contribué à cette réalisation.

Retrouvez tous les dossiers pédagogiques sur
→ www.territoires-memoire.be/dossierscamps

KL Mauthausen

- 5 Contexte historique

 - 13 La découverte
 du camp de Mauthausen

 - 15 Le camp russe

 - 16 La cour des garages des SS

 - 18 Le portail d'entrée

 - 20 Le « mur des lamentations »

 - 23 La place d'appel

 - 25 La blanchisserie

 - 27 Les baraquements

 - 30 La chambre à gaz

 - 34 Le Revier et le crématoire

 - 36 La quarantaine

 - 40 La carrière de Mauthausen

 - 44 L'escalier de la mort

 - 46 Le mur des « parachutistes »
-



Contexte historique

Comment expliquer l'ascension du parti nazi ?

L'Allemagne sort particulièrement meurtrie de la Première Guerre mondiale : grande perdante, elle se voit forcée de subir la loi des vainqueurs et de payer pour les dégâts considérables. Le sentiment d'humiliation est important et, très vite, la République mise en place à la fin de la guerre, appelée la République de Weimar, cristallise contre elle tous les mécontentements nés de la défaite.

De nombreuses tentatives de coups d'État paramilitaires ont lieu ; la tentation du régime fort est grande au sein d'une partie de la population qui se met à espérer l'avènement d'un « sauveur de l'Allemagne » et qui ne croit pas en les institutions démocratiques mises en place par la République. Le nouveau régime, à tort ou à raison, est le plus souvent perçu comme un milieu d'affairistes corrompus, plus préoccupés par des considérations de pouvoir personnel que du bien-être du peuple. Ce contexte ne peut qu'amener une frange de l'opinion à se radicaliser et à se tourner vers des idéologies politiques extrêmes dont profite allégrement un groupuscule devenu parti politique : le NSDAP (*National-Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei*) ou parti « NAZI ». C'est ainsi qu'en juillet 1932, les nazis remportent 37,3% des suffrages ; Hitler est dès lors invité par les partis de droite

à former un gouvernement dont il prendra la tête. Il ne faudra que deux mois aux nazis pour s'assurer les pleins pouvoirs, détruire les outils de la jeune démocratie et imposer une dictature brutale.

Cette rubrique est essentiellement inspirée d'après : GROSSER Alfred (sous la direction de), *Dix leçons sur le nazisme*, Bruxelles, Complexe, 1984 et KERSHAW Ian, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Histoire », 1993.



L'idéologie nazie

LE RACISME

L'idéologie nazie repose avant toute chose sur une vision raciste du monde : l'espèce humaine est partagée en plusieurs races de valeur inégale. Pour Hitler, la notion de race doit primer sur toute autre notion dans le cadre des missions de l'État : elle constitue à la fois le fondement, l'objet et la raison d'être de l'État raciste. L'idéologie nazie identifie la race dite « aryenne » comme le moteur de l'histoire de la civilisation européenne. Le sang « aryen », considéré comme « supérieur », doit être préservé si l'on veut que la culture et la civilisation survivent. La race « aryenne » (que les nazis associent bien sûr aux peuples germaniques) ne peut donc se mélanger aux autres, doit rester pure et se débarrasser des éléments corrompteurs qui risqueraient de l'affaiblir. L'État raciste se donne donc cette mission essentielle : régénérer la race supérieure appelée à dominer le monde et débarrasser celui-ci des races jugées inférieures et nuisibles.



LE DANGER DU « JUDÉO-BOLCHEVISME »

L'histoire du monde se résume pour les nazis à une « guerre des races ». Dans cette « guerre », l'« aryen » ne craint pas les races de couleur, noires ou jaunes, considérées comme inférieures. Le véritable péril est plutôt incarné, dans l'imaginaire nazi, par les Juifs. Cette haine nazie envers les Juifs est puisée dans un antisémitisme déjà largement et depuis longtemps répandu à travers toute l'Europe. Il n'est donc pas étonnant qu'un mouvement aussi profondément raciste que le nazisme soit également antisémite. Toutefois, l'idéologie nazie a ceci de particulier que, très rapidement, ses créateurs, Hitler en tête, vont associer l'hostilité irrationnelle envers les Juifs à la peur du communisme, en présentant ces deux éléments comme les deux composantes indissociables d'un même système : le « judéo-bolchevisme ».

Au sortir de la Première Guerre mondiale, Hitler est ce que l'on pourrait appeler un antisémite « classique ». Ses attaques, comme celles de beaucoup d'autres, visent principalement le « capitalisme financier juif », responsable à ses yeux du financement de la Première Guerre mondiale, de la défaite de l'Allemagne et de la mort de millions de soldats allemands. Le Juif est donc caricaturé comme

le riche banquier qui dirige le monde par le pouvoir de l'argent. Ce n'est qu'au début des années 1920 que Hitler fait le lien entre judaïsme et communisme. Ce lien permet à la propagande nazie de ratisser très large : la dénonciation du « capitalisme financier juif » trouve souvent un écho favorable au sein des classes laborieuses, tandis que la condamnation du communisme, autre soi-disant invention juive, rassure les élites et la bourgeoisie conservatrices.

LA CONQUÊTE D'UN « ESPACE VITAL » OU LA THÉORIE DU LEBENSRAUM

Pour Hitler, la lutte contre le « judéo-bolchevisme » implique nécessairement que l'Allemagne nazie, à un moment ou à un autre, entre en conflit avec la Russie. Cette dernière terrassée, les territoires conquis et épurés de ces soi-disant éléments corrompteurs (les Juifs et les communistes) doivent constituer l'« espace vital » (*Lebensraum*) nécessaire au développement du peuple allemand et de la race « aryenne ». Le combat contre le « judéo-bolchevisme » doit donc conduire, dans l'esprit des nazis, à une domination allemande à l'échelle européenne.

LE CULTE DU CHEF OU LE FÜHRERPRINZIP

Le nazisme, comme le fascisme et le stalinisme, se caractérise également par un culte du chef. Le « principe du Führer » (*Führerprinzip*) est le mode de fonctionnement mis en place par Hitler pour la transmission des ordres et l'établissement de la hiérarchie. Pour Hitler, il n'y a pas d'égalité entre les races et les hommes. Un supposé « principe aristocratique de la nature » fait que certaines « races » (la « race aryenne ») sont supérieures aux autres et que certains individus (ceux qui sont racialement purs) sont « naturellement » appelés à dominer leurs semblables. Ce principe du chef donne le pouvoir aux « plus forts ». Mais qui sont les « plus forts » ? Ceux qui ont réussi à devenir chef, tout simplement. Cette conception aristocratique du chef est appliquée dans toute la hiérarchie du III^e Reich.

En gros, on peut dire qu'à partir de 1928 (année à laquelle il devient le chef incontesté), le parti nazi, c'est Hitler et qu'à partir de 1933 (année à laquelle il accède au pouvoir), l'État allemand, c'est Hitler.

L'EXALTATION DE LA FORCE

Un autre trait du régime nazi (qu'il partage d'ailleurs avec les régimes communiste et fasciste) est sans nul doute le recours à la violence (y compris physique) dans le champ politique. La violence fait partie intégrante du combat politique – expression prise au pied de la lettre – et est perçue comme une normalité. Pour le nazisme, la nature est hostile : seuls les plus forts peuvent survivre et s'imposer, d'où une exaltation de la force virile dans de nombreux discours nazis et un recours fréquent à la violence dès la naissance du mouvement.

LE REJET DE LA DÉMOCRATIE

Conséquence du point précédent, la démocratie est perçue par les nazis comme un système « faible » et « défaillant » : les problèmes ne peuvent être réglés que par la force, selon eux, et certainement pas par le débat, la négociation et le compromis. Dès les premières années, les militants nazis constituent une milice (« la SA ou section d'assaut ») destinée officiellement à maintenir l'ordre lors des meetings mais qui avait également pour mission de perturber violemment les rencontres et animations des partis adverses, en particulier le parti communiste allemand.

Une fois arrivés au pouvoir, les nazis traduisent leur hostilité pour la démocratie par l'instauration d'une dictature et par une répression particulièrement brutale.

LE SEXISME

La valorisation de la force virile a aussi pour conséquence une dévalorisation du statut de la femme au sein de la société nazie. Pour Hitler, la femme n'est respectable qu'en tant que mère et femme de pure souche « aryenne » ; son seul rôle d'importance, aux yeux des nazis, est de préserver et de perpétuer la « race pure » allemande. Dès le plus jeune âge, les femmes sont embrigadées dans les associations nazies : l'association *Bund deutscher Mädels*, « Association des jeunes filles allemandes », accueille petites et jeunes filles par centaines de milliers et les éduque dans l'esprit nazi. Les jeunes filles doivent voir dans les Juifs et les marxistes les ennemis mortels de leur peuple et en Hitler le héros sauveur de l'Allemagne qui exerce une grande fascination sur les femmes allemandes. Par ailleurs, des mouvements nazis embrigadent les femmes au foyer et les « éduquent » dans le sens voulu : cours de cuisine, couture, repassage.



La répression nazie

LES CAMPS DE CONCENTRATION

Au sein d'un régime totalitaire qui place l'ensemble de la population allemande sous le joug de nazis omnipotents, le système concentrationnaire participe à l'instauration d'un climat de peur permanente et constitue par ailleurs un facteur de répression redoutable et redouté.

Par système concentrationnaire, il faut entendre l'organisation nazie des camps de concentration d'une part et des camps d'extermination de l'autre. Il s'agit en effet de processus parallèles distincts, quoiqu'avec de multiples points d'interférence. Si les camps de concentration sont des camps de travail – ou plutôt des camps d'extermination par le travail – les camps dits d'extermination sont de réels centres industriels de mise à mort par le gaz; la genèse, le fonctionnement et la finalité de ces deux types de structure leur sont donc spécifiques.

L'esquisse d'un bilan statistique des victimes de la déportation reste difficile à établir. On ne peut en effet tabler que sur des évaluations approximatives qui fixent cependant à environ dix millions le nombre de personnes qui n'en reviendront pas!

Organisation des camps de concentration

Le gigantisme du système concentrationnaire, sa diversité, ses objectifs divergents et son historique évolutif rendent évidemment impossible tout récit descriptif homogène de l'organisation et de la vie quotidienne dans les camps. Au-delà des spécificités, il est néanmoins des généralités qui prévalent et c'est de celles-là dont nous faisons la synthèse dans la présente note.

L'Europe occupée compte en effet environ 2 000 camps et *Kommandos* annexes classés en trois catégories de « pénibilité ».

1. Les complexes de **catégorie I** sont destinés aux détenus peu chargés ou très susceptibles de s'amender et ayant des peines légères (ex. : Dachau, Sachsenhausen et Auschwitz I).
2. La **catégorie II** est réservée aux prisonniers lourdement chargés, cependant encore susceptibles d'être rééduqués (ex. : Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme et Auschwitz-Birkenau).
3. Enfin sont envoyés en **catégorie III** les individus lourdement chargés et jugés irrécupérables (ex. : Mauthausen).

Population des camps de concentration

Si le point commun entre la déportation politique, voire sociale et la déportation raciale est l'arrachement de la personne à sa maison pour son maintien en détention, il existe entre elles une différence de motivation, de planification et de traitement. Mais tous portent, habituellement cousu sur le droguet, un triangle de tissu dont la couleur indique le motif de leur déportation.



Triangle rouge.

La déportation est d'abord politique. Les tout premiers prisonniers sont des opposants allemands au nazisme. Ils sont communistes, sociaux-démocrates, résistants ou suspectés de l'être et, dans les camps, ils portent un triangle rouge. Les résistants étrangers qui les rejoignent par la suite portent le même triangle rouge augmenté de l'initiale de leur pays d'origine. À partir de 1941, au lendemain de la promulgation du décret *Nacht und Nebel*¹, les lettres « NN » sont inscrites dans le dos des prisonniers politiques considérés comme particulièrement dangereux et *de facto* plus durement traités encore.

1. Le décret *Nacht und Nebel* (trad. : « Nuit et Brouillard ») tire son nom de la *Tétralogie* de Wagner et prévoit les modalités de l'extinction des opposants politiques réputés dangereux et dès lors condamnés à disparaître dans la nuit et le brouillard.



sexuelle mais bien l'entrave qu'ils représentent à la politique nataliste de Hitler; les lesbiennes, plus rarement visées sont, le cas échéant, considérées comme des asociales.

Triangle violet

Le triangle violet est réservé aux Témoins de Jéhovah, inquiétés parce que leur conviction leur interdit de servir tout idéal politique et de faire allégeance au Führer.



Triangle bleu

Les triangles bleus sont les républicains espagnols qui, ayant fui leur pays devenu une dictature, se voient déchus de leur nationalité par Franco; or, un accord hispano-allemand prévoit leur déportation en cas de capture en territoires occupés.



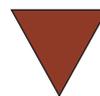
Triangle noir

À la fin de l'année 1933, le principe d'internement est étendu de l'épuration politique à l'épuration sociale; c'est ainsi que sont arrêtés et flanqués du triangle noir les « asociaux » : vagabonds, mendiants, prostituées et souteneurs.



Triangle marron

La déportation raciale représente l'ultime étape avant les assassinats perpétrés dans les centres de mise à mort immédiate; Juifs et Tsiganes en sont les victimes. Les prétextes de la persécution des Tsiganes évoluent de la lutte contre les asociaux vers le racisme. Ainsi initialement portent-ils dans les camps un triangle noir, puis un triangle marron. D'abord arrêtés pour leur marginalité, certains sont durant la guerre massacrés par les *Einsatzgruppen*, des groupes d'intervention nazis, d'autres sont parqués dans des ghettos et plusieurs milliers sont exterminés par le gaz.



Triangle vert

Sont, en outre, transférés dans les camps des criminels de droit commun. D'ailleurs, il leur échoit, très souvent, la surveillance des autres détenus.



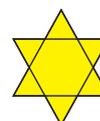
Triangle rose

Les homosexuels d'origine germanique sont également concernés. Persécutés depuis l'avènement du III^e Reich, l'État réprime, à partir de 1935, non plus seulement les actes commis mais aussi les personnes en tant que catégorie qui, dans les camps, est identifiée par un triangle rose. On reproche aux hommes homosexuels non pas tant leur préférence



Étoile de David

Le sort des Juifs suit le même canevas que celui des Tsiganes. Mis au ban de la société, ils sont discriminés et il en est qui sont déportés dès les premiers temps du nazisme, mais moins en raison de leur judaïté que de leur potentielle opposition au régime. Ensuite, le système d'extermination se met en place : *Einsatzgruppen*, ghettos et gavage.



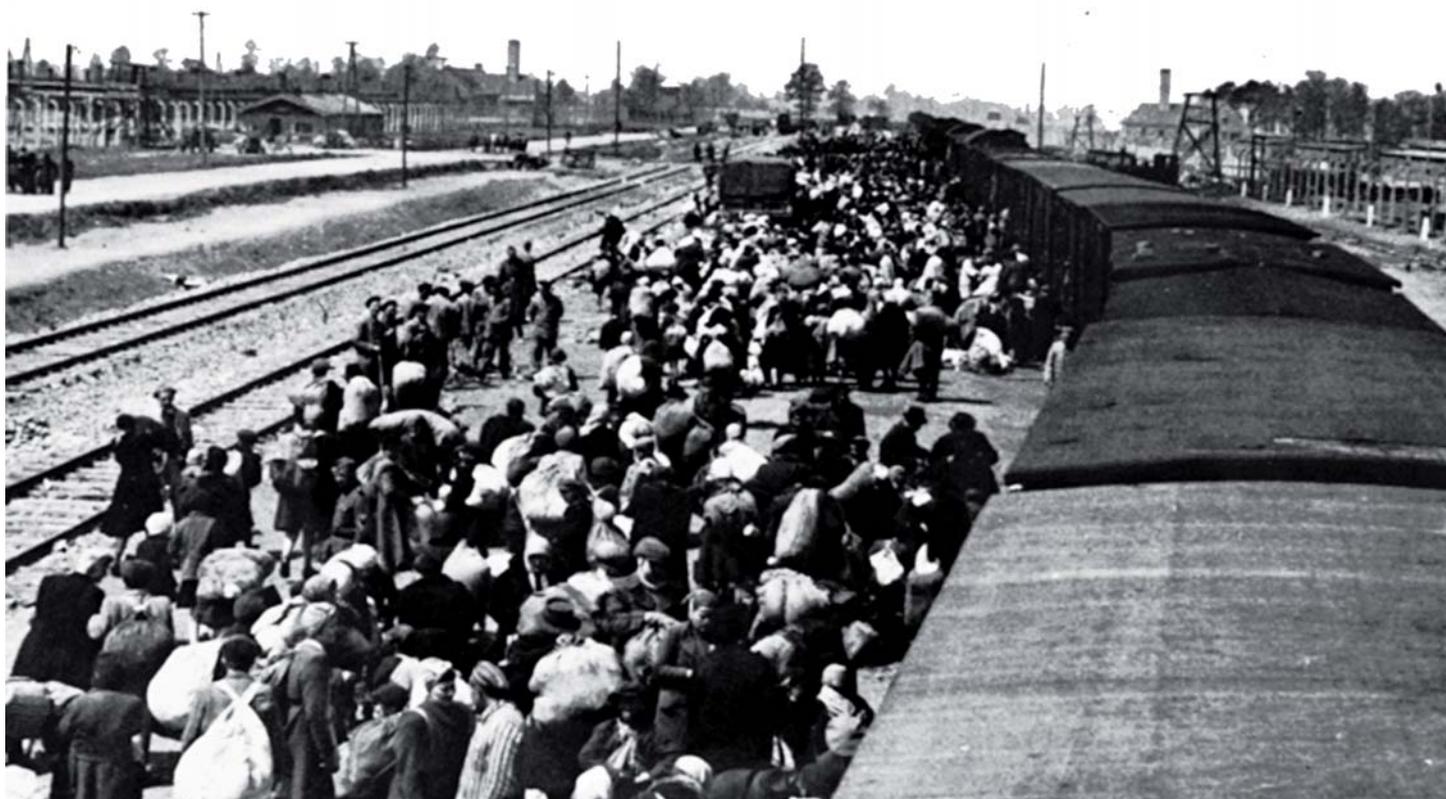
LES CENTRES D'EXTERMINATION

La finalité proclamée de l'idéologie nazie est d'ordre racial. Elle prétend établir pour 1 000 ans la prééminence de la race aryenne qu'il s'agit d'abord d'épurer; sont dès lors visés les Allemands considérés comme indignes de vivre. Son épanouissement exige en outre un espace vital qu'il faudra coloniser, mais aussi l'éradication totale ou partielle des habitants répertoriés parmi les « races inférieures ».

Si dès 1939, la ghettoïsation des Juifs est la phase initiale d'un plan génocidaire, les massacres perpétrés par les *Einsatzgruppen* à partir de 1941 en sont assurément la première forme. On désigne d'ailleurs souvent cette initiative meurtrière sous le terme de « Shoah par balles ». Les tueurs présentant cependant des signes de névrose, les fusillades sont alors abandonnées au profit de l'usage de camions à gaz pour « épargner la sensibilité de ces hommes ».

C'est vraisemblablement durant la fin de l'année 1940 que la décision de passer à une extermination planifiée, organisée et industrielle est prise. À quel moment précis et de quelle manière exactement ? Nous l'ignorons; la fameuse conférence de Wannsee du 20 janvier 1942 n'ayant en réalité porté que sur la coordination de la déportation des Juifs d'Europe. Le premier centre de mise à mort est installé en Pologne, à Chelmno, fin 1941. Parce qu'ils ne

peuvent se reposer sur aucun modèle préexistant, les nazis prévoient de faire l'amalgame de trois programmes auxquels ils ont déjà eu recours : le système concentrationnaire, les expériences d'émigration et l'assassinat au monoxyde de carbone déjà perpétré sur les Allemands et Allemandes handicapés mentaux et physiques. De la combinaison de ces trois éléments résulte la création d'usines de la mort, toutes situées en Pologne. Ce choix géographique est le résultat de contingences historiques et logistiques : historiques car la Pologne est un territoire qui n'a pas seulement été occupé mais bien en majeure partie annexé au Reich; logistiques car il s'agit du pays comptant le plus de ressortissants de confession juive sur son territoire. Les centres d'extermination seront en définitive au nombre de six : Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka et les deux camps mixtes (alliant les fonctions de camp de concentration et d'extermination) : Auschwitz-Birkenau et Lublin-Majdanek.





Chantier durant la construction du nouveau Revier, Mauthausen 1942 ou 1943.

La découverte du camp de Mauthausen

De la création au développement du camp

Dans le nord de l'Autriche, sur les bords du Danube, au sommet d'une colline surplombant la carrière de granit du Wiener Graben, se dresse, pareil à une forteresse, le camp de concentration de Mauthausen. Construit juste après l'*Anschluss* en 1938, l'objectif de ce camp pour hommes est d'augmenter les capacités de détention dans l'espace autrichien.

Dans un premier temps, il s'agit d'un camp de « rééducation » pour les prisonniers de droit commun et les asociaux, premiers à y être internés. Mais un camp a aussi une fonction économique. Le Reich doit le rentabiliser par la mise au travail des internés dans différents domaines de production. Le second objectif du camp de Mauthausen est donc d'exploiter la main-d'œuvre concentrationnaire dans les carrières du Wiener Graben et dans les sociétés avoisinantes.

Plusieurs facteurs déterminent le choix de l'implantation : l'histoire du lieu, sa situation géographique, la proximité de Linz, etc. Toutefois, l'annonce de la prochaine ouverture d'un camp n'est pas particulièrement bien accueillie ni par les populations, ni par les responsables locaux. La presse quant à elle se contente de véhiculer une image conforme à la propagande du régime.

Les travaux sont finalement lancés en août 1938. Le premier convoi de 300 détenus arrive le 8 août. Les prisonniers se voient provisoirement assignés à des baraquements dans la carrière du Wiener Graben où ils forment un *Kommando* chargé d'édifier les quatre premiers *Blocks* à l'emplacement actuel du camp. Ces détenus et ceux qui arrivent dans les mois suivants sont des criminels de droit commun et des asociaux autrichiens pour la plupart en provenance du camp de Dachau.

Entre 1938 et 1942, le camp ne cesse de s'agrandir : blanchisserie, cuisine, bunker, *Revier*, *Block*, muraille d'enceinte et miradors sans oublier le crématoire et la chambre à gaz. Mauthausen devient ainsi une forteresse construite pierre par pierre par les déportés eux-mêmes. Beaucoup n'en sortiront jamais.

LES CAMPS ANNEXES

Rapidement, un seul camp ne suffit plus. La pénurie de main-d'œuvre du Reich allemand et l'intensification simultanée de la production d'armement demandent toujours plus d'infrastructures. Le nombre de détenus exploités pour l'industrie de guerre allemande doit être multiplié. Rapidement, les premiers camps annexes voient le jour. De 1940 à 1945 mais surtout à partir de 1943, le réseau concentrationnaire de Mauthausen ne cesse de s'étendre. En mars 1945, il atteint son développement maximum. C'est alors près de 37 camps qui gravitent autour de Mauthausen. Ils sont établis à proximité d'usines d'armement essentielles pour l'effort de guerre du Reich. Les détenus y sont principalement employés pour la construction de sites de production souterrains, à l'abri des attaques aériennes. Ainsi se développent notamment les camps de Gusen, d'Ebensee et de Melk. Dans la seconde moitié de la guerre, le camp souche de Mauthausen exerce ainsi la fonction d'une centrale administrative où les détenus sont répartis dans les camps annexes. Dans le même temps, les prisonniers malades ou ceux qui ne sont plus aptes au travail sont renvoyés des camps annexes vers Mauthausen pour mourir.

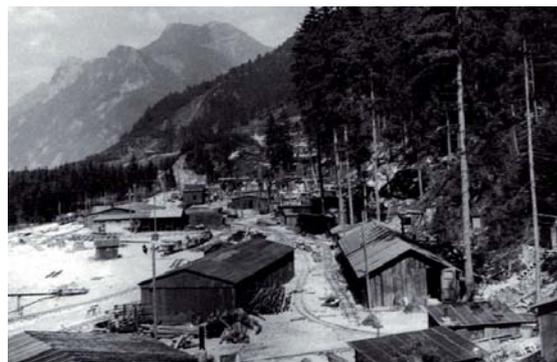
LES CATÉGORIES DE CAMPS

Dans le classement établi par l'administration nazie, notamment en fonction de la dangerosité des détenus et du sort qui leur est réservé, le camp de Mauthausen est classé catégorie III, la plus sévère. Dans l'esprit nazi, c'est un camp dont il ne faut pas revenir et où sont enfermés des résistants et des antifascistes de toutes nationalités. « Retour indésirable » ou « destruction par le travail », tel est le sort réservé à ces hommes dans un camp où les conditions de détention sont plus dures que partout ailleurs.

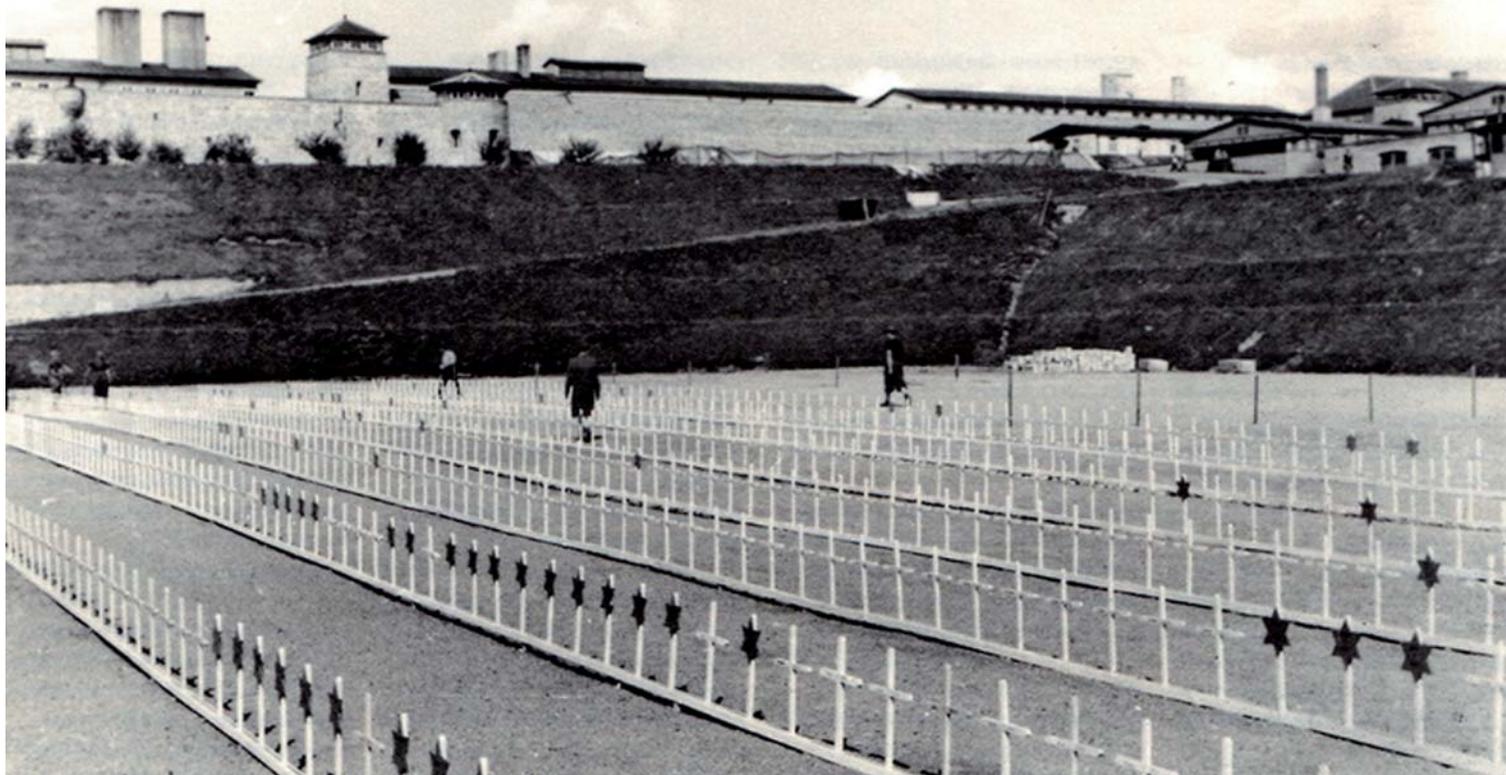
Vue générale du camp et des installations de Gusen I.



Vue générale du camp de Melk ; à gauche, le crématoire.
Photo prise après la libération en 1945.



Vue générale du camp de Melk ; à gauche, le crématoire.
Photo prise après la libération en 1945.



Cimetière aménagé à l'emplacement de l'ancien terrain de sport SS, 22 ou 23 juin 1945.

Le camp russe

La plaine des sports des SS

En contrebas de la muraille côté sud, à côté du camp des Russes, se trouve une plaine des sports réservée aux SS, entretenue par les détenus.

Après la libération, face au risque d'épidémie dû à la quantité de cadavres, il devient urgent d'enterrer les corps mais le temps manque pour donner à chaque victime une cérémonie d'inhumation et un enterrement individuel. On décide donc de creuser des fosses communes pour enterrer les morts sur l'ancien terrain de sport des SS ainsi que sur l'ancien champ de pommes de terre. L'ordre est donné à la population locale et notamment aux anciens membres du parti nazi de se charger de ce travail.

Les rangées de croix et d'étoiles de David si soigneusement alignées donnent aujourd'hui l'impression de tombes individuelles mais il n'en est rien, les victimes y sont enterrées anonymement. Les décès ne seront enregistrés que plus tard et les premiers noms apparaîtront sur les tombes.



Civils creusant des fosses communes sur l'ancien terrain de sports des SS, mai 1945.



Cérémonie militaire dans la cour des garages, 1940 ou 1941.

La cour des garages des SS

La cour des garages est édifiée entre 1940 et 1941. Elle permet aux SS de garer leurs véhicules. Ils y entrent par une large porte surmontée de l'aigle du III^e Reich et encadrée de deux tours. Ils y disposent de douches et d'une chambre funéraire. Au cours de l'hiver 1941-1942, on aménage de nouveaux garages pour accueillir les véhicules quadrimobiles des SS.

Les cérémonies officielles des SS

C'est dans cette cour que se déroulent régulièrement des cérémonies SS. Celles-ci reflètent avant tout l'ordre et la hiérarchie qui règnent au sein de ce corps militaire. Les SS méritants y reçoivent récompenses et distinctions honorifiques tandis que le service d'identification est chargé d'immortaliser ces moments. Sur ces clichés, témoignages à la gloire du Reich, les cérémonies officielles apparaissent sans fausses notes, dépouillées de toute la terreur et de toute l'horreur qui prévalent dans le camp. La mise en scène et la soumission à l'administration du camp y sont irréprochables.

Le camp de concentration de Mauthausen occupe une place importante dans l'État national-socialiste. Il est ainsi courant que de hauts dignitaires nazis

parmi les plus puissants du Reich s'y rendent pour en faire l'inspection. Heinrich Himmler, Albert Speer, Ernst Kaltenbrunner, Bladur von Schirach ou August Eigruber visitent ainsi Mauthausen et Gusen à plusieurs reprises. Ils se font prendre en photo dans ce qui ressemble à la visite d'une entreprise fructueuse au service de l'empire allemand. Ils parcourent le camp et passent en revue les différents *Kommando*. Tout doit être impeccable pour ces visites. Aucune faille ne doit être détectée dans le système concentrationnaire, répressif et économique du camp. Les détenus quant à eux ont pour mot d'ordre de se tenir à la perfection et de réaliser leur travail avec ardeur, presque le sourire aux lèvres. Les puissants n'aiment en effet pas assister à des scènes qui leur remueraient le

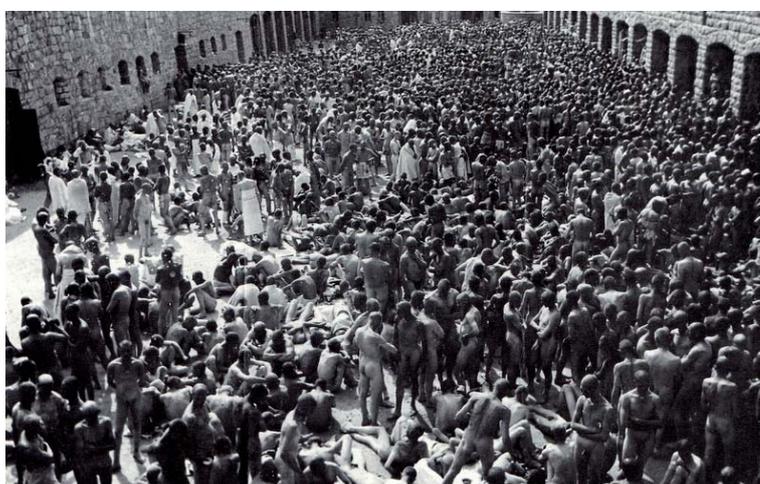
cœur. Les soldats SS eux, sont encouragés, félicités et légitimés dans leurs actions criminelles.

Les nombreuses photographies de ces visites auraient dû être détruites lors de la fuite des SS. Aucune trace ne devait en effet être laissée.

Mais les détenus qui travaillaient au service d'identification parvinrent à les sauver et à fournir ainsi des preuves de première importance qui permirent la condamnation de certains dignitaires nazis lors du procès de Nuremberg.

La grande désinfection et l'organisation de la résistance

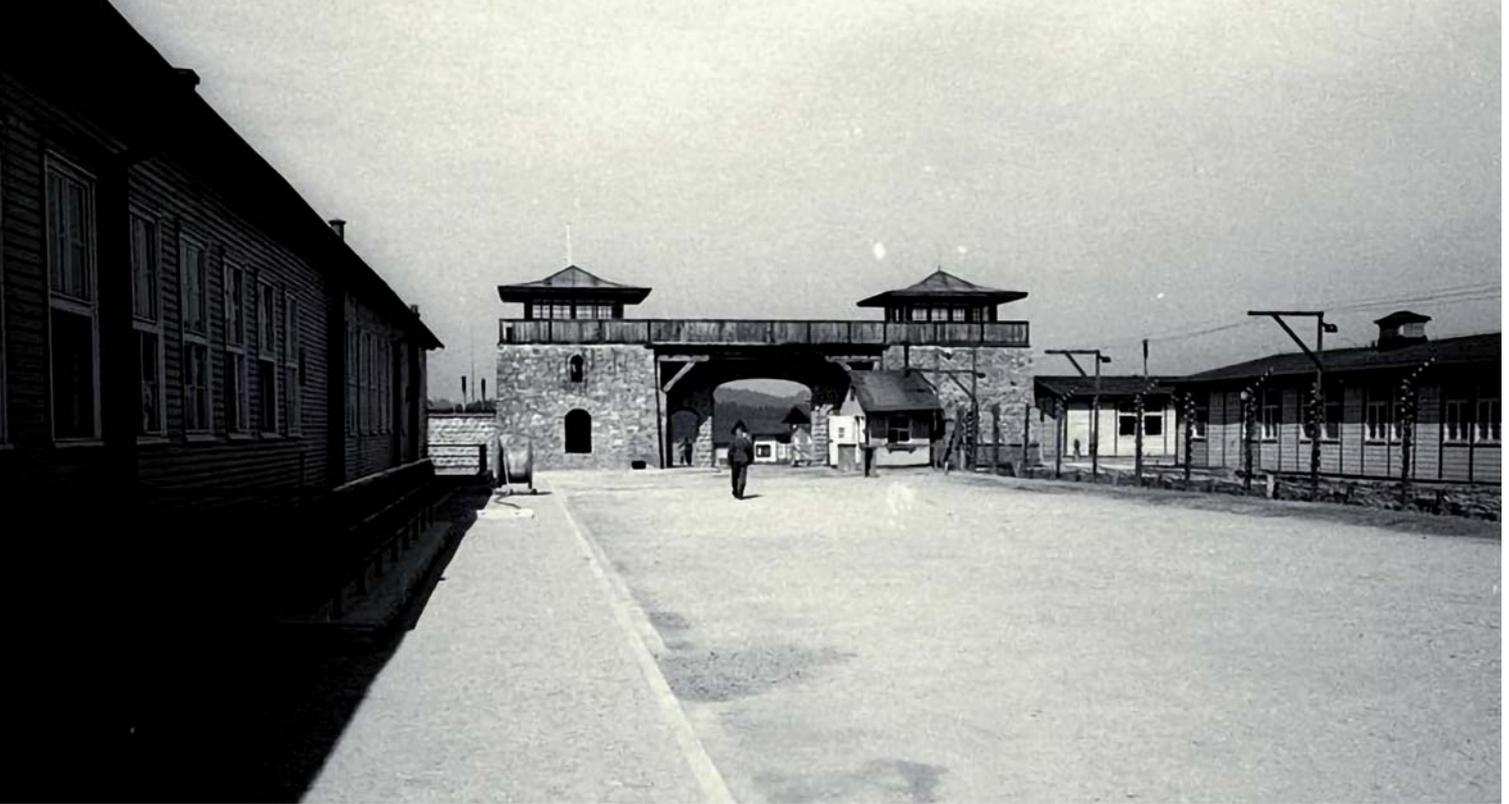
Cette cour des garages est aussi le théâtre d'événements moins brillants pour le régime nazi. À l'été 1941, une épidémie de typhus se déclare dans le camp, ce qui est courant compte tenu du manque d'hygiène et de soin. L'administration SS décide donc de fermer le camp central de Mauthausen afin de procéder à une désinfection générale. Pour les SS, trop de victimes, c'est courir le risque de manquer de main-d'œuvre. Il faut donc rester vigilant. À l'aube du 21 juin 1941, environ 4 000 détenus sont ainsi rassemblés, nus, dans la cour. Ils y resteront jusqu'au lendemain, en plein soleil sans manger, ni boire. Les baraques sont désinfectées et débarrassées des poux et les vêtements épouillés et désinfectés. Afin de démoraliser les détenus, les haut-parleurs diffusent des communiqués radiophoniques annonçant l'offensive allemande en Russie. Mais c'est sans compter sur l'incroyable force morale de ces détenus. Rassemblés dans cette cour sans rien à faire, ils en profitent pour organiser la résistance. Des Espagnols ainsi que des communistes tiennent une sorte de congrès politique et décident de mettre sur pied un parti communiste avec des responsables de parti et une ligne directrice. Ils sont animés par l'espoir de faire bouger les choses dans le camp. Leur objectif est simple : sauver le plus de camarades possible. À de nombreuses reprises, cette tâche sera terrible pour beaucoup d'entre eux, car, dans un camp, sauver des vies veut dire choisir. Choisir de sauver celui qui a des chances de vivre, choisir entre un homme pour lequel il y a un espoir et laisser celui qui est condamné. Pour survivre, il faut des forces, il faut manger. Alors on vole de la nourriture, on « organise », comme ils disent pour ne pas se faire prendre. L'objectif de ces manœuvres est aussi de prendre la place des prisonniers de droit commun qui ont de plus en plus de pouvoir. Il faut les remplacer à des postes stratégiques dans le camp pour encore et toujours, sauver plus de vies et résister à tout prix.



Détenus dévêtus rassemblés dans la cour des garages durant la désinfection et l'épouillage du camp ; vue en direction du portail, juin 1941.



Détenus assis par terre dans la cour des garages durant la désinfection et l'épouillage du camp, juin 1941.



Portail vu de la place d'appel, 1940-1943.

Le portail d'entrée

Le portail d'entrée sépare le camp de détenus des parties réservées à la SS. Les détenus le franchissent lors de leur arrivée au camp, puis presque chaque jour en compagnie de leur *kommando* pour se rendre sur leur lieu de travail.

Une grande porte de bois permet le passage dans cette structure en pierre, surmontée de miradors. Aujourd'hui, une plaque commémorative orne l'un des côtés du portail, en vis-à-vis de la pente menant au Mémorial des nations.



Le « Jourhaus » - L'entrée principale du camp Gusen I, env.1941



La libération du camp de Mauthausen par la 11^e division blindée de la 3^e armée des États-Unis.

TÉMOIGNAGE DE PIERRE SAINT MACARY

(...) Il me revient, après le cheminement qui nous a conduits de la gare au camp, de vous dire dans quel sentiment nous étions en arrivant en ce lieu il y a plus de cinquante ans. Même si nous avions une chemise d'emprunt, la chaussure d'un autre, le pantalon ou la veste d'un troisième ou d'un quatrième, nous étions dans la continuité de la prison et du camp de Compiègne. Compiègne qui avait été une sorte de rémission dans nos épreuves, mais cela nous ne l'avons su que bien plus tard. Le train avait été une expérience très sévère, mais nous avons encore l'impression d'être un peu nous-mêmes, et puis nous sommes arrivés en vue de la forteresse et, avançant toujours, devant ce portail. Il était très grand ouvert et, pour la première fois, on nous comptait comme du bétail. Et là, nous avons su que nous allions changer d'état. Tout ce que nous étions auparavant, nous ne le serions plus à l'intérieur du camp. Pour nous, le passage de cette porte a été le lieu symbolique du passage de l'état d'hommes qui se croyaient encore un peu libres et qui, cette fois-ci, devenaient des Häftlinge [des détenus], des numéros, des Stücke [des morceaux]. À ce moment, nous avons perdu notre identité.

Nous allons entrer dans le camp (...)

Le camp était un domaine de quatre-vingts hectares qui commençait en bas de la colline avec les habitations des cadres SS ; puis le « grand cercle » des miradors qui enserrait la forteresse, le camp SS (casernements et bureaux – la zone actuelle des monuments), le camp des malades et, en bas, la carrière.

À l'intérieur de la muraille, en 1938-1940, il n'y avait que des baraques, la muraille et les tours ont été construites de 1938 à 1942, par les maçons espagnols. Quatre bâtiments en dur sur la droite ont été édifiés progressivement : la buanderie, les cuisines, le bunker et la « nouvelle infirmerie ». À gauche, dans la première enceinte, 15 baraques (il en reste trois) et, dans la deuxième enceinte, la quarantaine puis, tout au fond, d'autres rangées de baraques qui ont été détruites : c'était le camp des détenus.

Quelle était la fonction de ce camp ? Mauthausen : ce sont 135 000 immatriculés, 200 000 détenus qui y sont passés, au total, dont 120 000 environ sont morts. Peu sont restés longtemps dans ce camp central qui recevait et réexpédiait les hommes ailleurs, dans les Kommandos : Gusen, Loibl Pass, Ebensee, Vienne, Melk, etc., 70 camps annexes, d'importance et de durée variables.

Quand je suis arrivé en mai 1944, 37 800 personnes étaient immatriculées, 10 300 étaient au camp central. Parmi ces 10 300 personnes, 5 372 étaient au camp des malades, le reste était soit en quarantaine en train de « devenir » détenus (c'est en quarantaine que l'on recevait les tenues rayées et le numéro matricule), soit à l'important Kommando de la carrière, avec un effectif autour de 1 500, soit dans les services du camp qui occupaient un millier de personnes : les tailleurs, les cordonniers, les cuisiniers, etc.

En résumé, le camp central était un « petit camp » en effectif de travailleurs puisqu'il n'y avait qu'un seul Kommando productif, en dehors de la carrière, qui s'appelait « l'armement », situé dans une petite baraque près de la carrière, pour la firme Steyer.

Le camp est un réservoir qui se remplit par les convois arrivant des différents pays d'Europe (selon les ordres de la direction SS de Berlin et d'Orianenbourg) et se vide par les décès et les réexpéditions des effectifs dans les Kommandos. C'est ainsi que moi-même, j'ai été un peu moins de quinze jours en quarantaine et j'ai été réexpédié vers le Kommando de Melk, à une centaine de kilomètres vers Vienne.

Le camp a un cadre tragiquement majestueux mais c'est l'endroit où l'on « fabrique du déporté » à réexpédier dans différents Kommandos, c'est l'endroit où l'on récupère les morts pour les envoyer au crématoire. (...)

Général Pierre SAINT MACARY,
matricule 63 125
(Mauthausen, Melk, Ebensee)



Détenus inconnus arrivant au camp devant le mur appelé « mur des lamentations », entre 1942 et 1945.

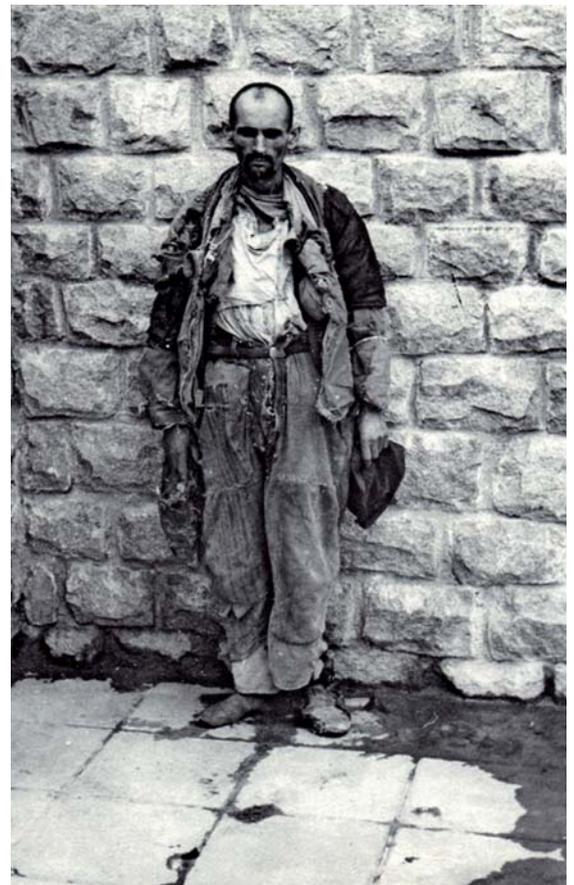
Le « mur des lamentations »

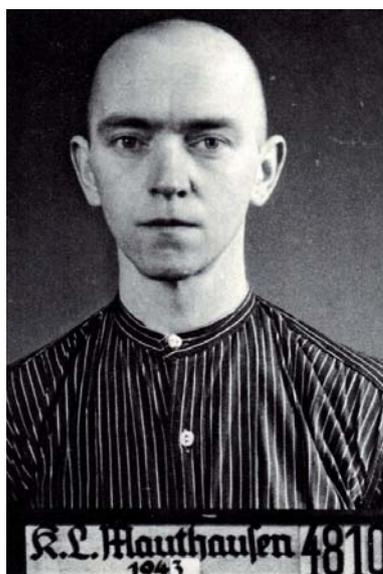
À leur entrée dans le camp, les prisonniers ne sont pas directement répartis dans les baraques. Différentes étapes, plus humiliantes les unes que les autres, les attendent. Ils sont d'abord alignés le long de la muraille, à la droite de la porte d'entrée.

Là, les gardiens, principalement des prisonniers de droit commun, les questionnent et leur infligent déjà sévices et humiliations. Cet interrogatoire est parfois extrêmement pénible. Les détenus peuvent attendre pendant des heures, voire une journée ou une nuit entière et sont privés de tous leurs effets personnels. Régulièrement, en guise de punition, ils sont attachés aux anneaux scellés dans le mur pour être questionnés ou frappés. Depuis lors, ce mur a pris le nom de « mur des lamentations » en souvenir de la souffrance et de la déshumanisation dont il était le théâtre.

De nombreuses photographies de prisonniers de guerre soviétiques sont parvenues jusqu'à nous. Beaucoup datent d'octobre 1941. Elles retracent différents moments de leur entrée dans le camp et témoignent de leur fatigue, de leur peur et des durs traitements qui leur ont déjà été infligés. En effet, après un trajet de plusieurs jours dans des wagons à bestiaux, sans boire ni manger, sans hygiène, sans repos, dans l'incertitude et l'angoisse la plus totale, ils arrivent exténués, sans volonté de réagir face à la menace et à la violence dont ils sont victimes. Ainsi en témoignent leurs vêtements, leur visage, leur regard...

Détenu inconnu arrivant au camp devant le mur appelé « mur des lamentations » entre 1942 et 1945.





Cette importante arrivée de prisonniers russes s'explique par le lancement de l'opération Barbarossa le 22 juin 1941, nom de code de l'invasion du III^e Reich en URSS. La Wehrmacht, en supériorité numérique mais aussi fortement avantagée par ses équipements, son organisation

et sa stratégie, enfonce les lignes de l'Armée Rouge peu préparée à ce choc. De nombreux soldats soviétiques sont ainsi faits prisonniers et se retrouvent à Mauthausen. Cette offensive prend fin lors de la bataille de Moscou en janvier-février 1942 avec l'échec allemand face aux Russes.

Le service d'identification

Il existe à Mauthausen un service d'identification. La rigueur de la bureaucratie nazie, la volonté de classement et d'ordre du système concentrationnaire impliquent que chaque nouveau détenu soit répertorié dans les listes des SS. Cet office de classement comprend pour ce faire un service photographique chargé de réaliser des portraits signalétiques des nouveaux prisonniers. Ainsi, une fois tondu et vêtu de l'uniforme du détenu, ils sont photographiés avec la date de leur entrée dans le camp. Sur certains clichés, ils sont présentés apeurés par la menace des SS, épuisés et parfois déjà tuméfiés par les coups qu'ils ont reçus. Ils ont alors perdu toute identité. Déshumanisation, voilà un mot qui prend tout son sens quand on pénètre dans le camp. Certains de ces portraits ont aussi un caractère ethnographique et sont censés nourrir les théories pseudo-raciales nazies.



TÉMOIGNAGE DE PIERRE LAIDET, ANCIEN DÉPORTÉ FRANÇAIS

L'arrivée des déportés se fait par la porte d'entrée et aussitôt, si c'est un petit groupe, ils viennent directement sur cette place; si c'est un grand convoi, ils passent entre les baraques et les cuisines pour venir se mettre en rang par cinq dans cette cour, au garde à vous.

Sur cette place, nous allons apprendre le premier supplice de cet univers concentrationnaire : l'attente. Nous attendrons pour aller à l'appel, nous attendrons à l'appel, nous attendrons pour aller au travail, nous attendrons pour aller à la nourriture, nous attendrons pour aller dormir. L'attente ... mettez-vous ça dans la tête, la première maladie du déporté a été l'attente...

Pendant ce temps-là, qu'est-ce que nous faisons? Tranquilles, au garde à vous, les SS derrière nous, nous essayons de découvrir les lieux, de comprendre où nous sommes arrivés; nous découvrons ces murs de granit, surmontés de cinq rangs de barbelés électrifiés, nous découvrons ces miradors qui sont gigantesques avec des grosses mitrailleuses dans chacun, nous sommes sous haute surveillance.

Pendant cette attente, nous recevons des coups : ce sont les SS qui donnent des coups de crosse, nous n'avons rien fait. Pourquoi nous cognent-ils? Nous finissons par comprendre que ces coups, c'est pour nous montrer qu'ils ont l'autorité suprême, que nous leur devons l'obéissance absolue, que nous devons tout accepter, que nous ne

sommes plus nous-mêmes, nous sommes leur Stück (Stück se traduit en français par : morceau), on ne compte pas les hommes, on compte ein Stück. (...)

On venait de quitter les wagons, on espérait avoir un peu d'eau en arrivant, il n'y a pas d'eau, il n'y a pas d'eau... petit à petit, les kapos commencent à circuler autour de nous; alors on leur demande de l'eau : « il n'y a pas de problème, tu as de l'argent? une chevalière en or? une alliance? » On n'a rien, donc on ne boit pas... et celui qui avait conservé une alliance, qui a voulu la donner pour avoir un verre d'eau n'a jamais revu ni le kapo ni le verre d'eau...

Nous attendions de passer aux douches, en nous disant : on va pouvoir boire. Mais les heures passent, l'attente se prolonge, pour nous cela a duré onze heures ...

Et nous sommes devant ce mur où nous découvrons des anneaux scellés : et à ces anneaux il y a toujours un homme attaché, ou plusieurs hommes, des hommes qui sont désignés au hasard pour mourir... ils n'ont rien fait de spécial... les kapos reçoivent l'ordre des SS de les arroser, et le matin ce sont des blocs de glace qui sont scellés au mur... (...)

Pierre LAIDET, matricule 62 636
(Mauthausen, Melk, Ebensee)



Soldats SS devant des prisonniers de guerre soviétiques sur la place d'appel (octobre 1941).

La place d'appel

Les appels quotidiens

Au centre du camp s'étend la place d'appel. C'est sur cette esplanade que matin et soir ont lieu les appels de tous les détenus. Au son d'une musique militaire, chaque bloc s'y range le matin par rangs de dix, avant le départ pour les *Kommando* de travail, et y revient le soir, au terme d'une longue et harassante journée.

Le premier appel a lieu entre 4 et 6 h du matin, en fonction des saisons, et il dure près d'une heure jusqu'à ce qu'il fasse assez clair pour que le travail puisse commencer. Les détenus sont méticuleusement comptés et recomptés. Tous doivent être présents. On recense les morts de la nuit, que les détenus ont dû sortir des baraques. Si un détenu vient à manquer, l'appel continue jusqu'à ce que son absence soit élucidée. Une erreur durant le comptage et tout recommence à nouveau. La punition de circonstance dans ces cas-là est l'appel punitif, le *Strafappell* : sans vêtements adaptés aux conditions climatiques, les détenus sont contraints de rester en rangs debout pendant parfois près de dix heures. En plein hiver ou sous un soleil de plomb, nombreux sont ceux qui n'y survivent pas.

L'appel peut durer des heures. Qu'il pleuve, qu'il neige ou en plein soleil, dans des conditions épouvantables, debout en rang, sans manger, ni boire, dans le silence, les détenus sont contraints à cette attente interminable et à cette insoutenable crainte que, cette fois, la chance ne leur manque et que le garde décide de se défouler sur eux. Le moindre écart, le moindre défaut, peut leur être reprochés et les conduire à l'infirmerie ou à la mort. Parfois trop faibles pour résister, il arrive qu'ils meurent pendant l'appel même.



Groupe de détenus républicains espagnols sur la place d'appel après la libération, mai 1945.

Pour les gardes SS, c'est en revanche un moment où peut s'exprimer leur autorité dans toute sa plénitude. Souvent, les gardes rouent de coups, parfois jusqu'à la mort, les malheureux détenus qui ne sont pas alignés, ceux dont l'uniforme est en mauvais état, ceux qui semblent suspects ou encore ceux qui, épuisés de leur dure journée de travail, parviennent avec peine à se tenir debout. Toutes les raisons sont bonnes pour faire

un exemple supplémentaire et démontrer aux détenus les sanctions encourues en cas de non-soumission et de mauvais comportement. La place d'appel est peut-être en cela un des lieux les plus révélateurs du mode de fonctionnement des nazis dans le système concentrationnaire : comptage, classement, violence, humiliation, terreur, intimidation, inspection. Tous les éléments de la toute-puissance des SS y sont réunis.

Les cérémonies de la libération et le serment du 16 mai 1945



Entrée du blindé américain sur la place d'appel vue depuis le haut du portail, durant la reconstitution de la libération, 7 mai 1945.

Le 16 mai 1945, à l'occasion du départ des détenus soviétiques, le comité international organise une grande cérémonie du souvenir sur la place d'appel. Une tribune y est dressée, encadrée par deux drapeaux soviétiques et américains. Plusieurs membres du comité prennent la parole ainsi que le lieutenant américain Richard R. Seibel et un major de l'Armée

Rouge. Lors de cette manifestation, le comité international lance également un appel au souvenir, connu depuis sous le nom de « serment du 16 mai 1945 ». Il est collectivement adopté et devient la ligne de conduite de tous les rescapés du camp de Mauthausen. Ce serment ouvre la voie à un travail de mémoire et au devoir de ces hommes meurtris de se souvenir des horreurs vécues, pour que jamais plus la dictature ne reprenne le pas sur la liberté.

SERMENT DU 16 MAI 1945

« Voici ouvertes les portes d'un des camps les plus durs et les plus sanglants, celui de Mauthausen. Dans toutes les directions de l'horizon, nous retournons dans des pays libres et affranchis du fascisme.

Les prisonniers libérés, hier encore menacés de mort par la main des bourreaux du monstrueux nazisme, remercient du fond de leur cœur les armées alliées victorieuses, pour leur libération et saluent tous les peuples à l'appel de leur liberté retrouvée.

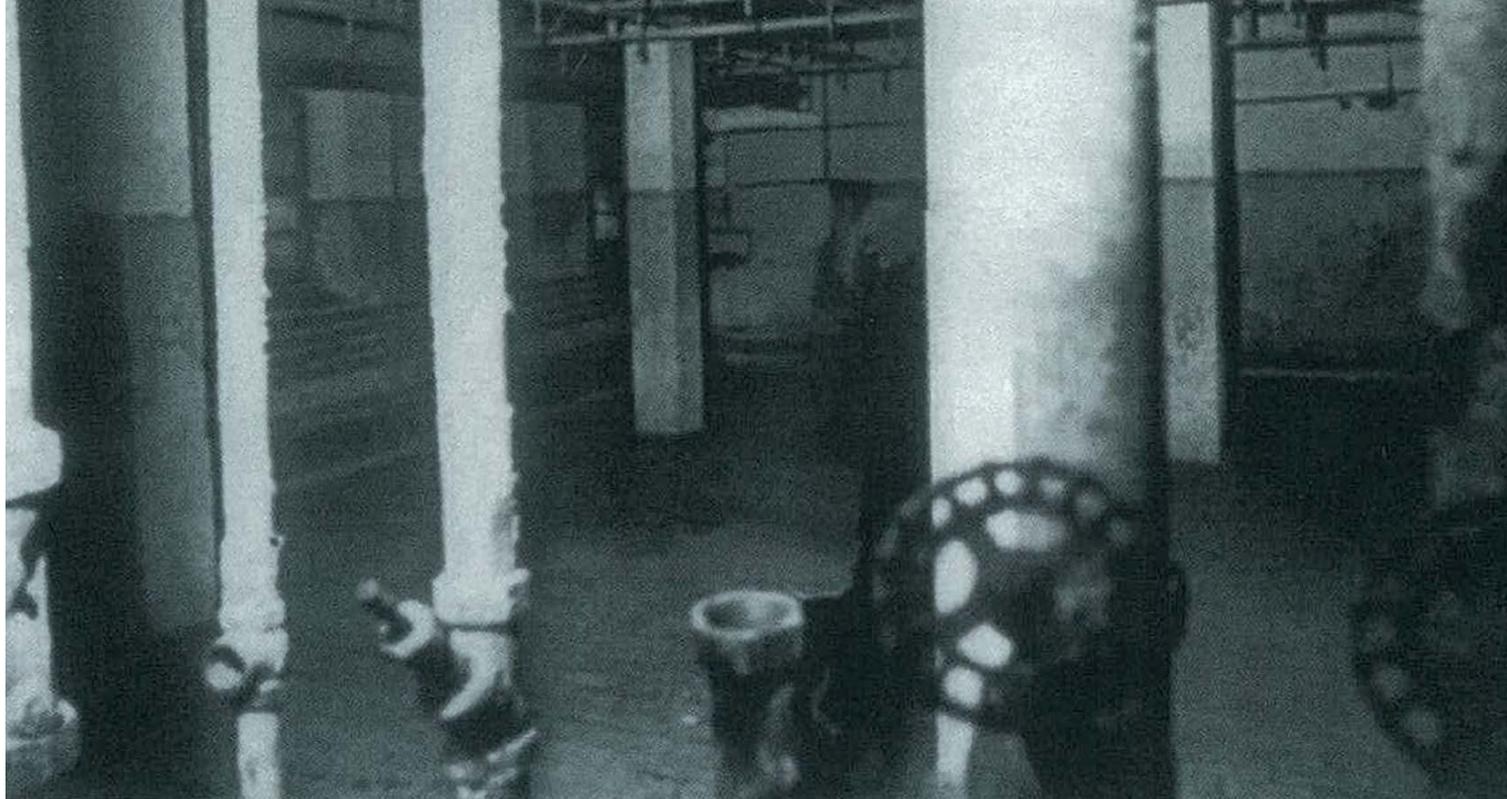
Le séjour de longues années dans les camps nous a convaincus de la valeur de la fraternité humaine. Fidèles à cet idéal, nous faisons le serment solidairement et d'un commun accord, de continuer la lutte contre l'impérialisme et les excitations nationalistes. Ainsi que par l'effort commun de tous les peuples, le monde fut libéré de la menace de la suprématie hitlérienne, ainsi il nous faut considérer cette liberté reconquise, comme un bien commun à tous les peuples. La paix et la liberté sont la garantie du bonheur des peuples et l'édification du monde sur de nouvelles bases de justice sociale et nationale est le seul chemin pour la collaboration

pacifique des États et des peuples. Nous voulons, après avoir obtenu notre liberté et celle de notre nation, garder le souvenir de la solidarité internationale du camp et en tirer la leçon suivante : Nous suivons un chemin commun, le chemin de la compréhension réciproque, le chemin de la collaboration à la grande œuvre de l'édification d'un monde nouveau, libre et juste pour tous. Nous nous souviendrons toujours des immenses sacrifices sanglants de toutes les nations qui ont permis de gagner ce monde nouveau. En souvenir de tout le sang répandu par tous les peuples, en souvenir des millions de nos frères assassinés par le fascisme nazi, nous jurons de ne jamais quitter ce chemin.

Sur les bases sûres de la fraternité internationale, nous voulons construire le plus beau monument qu'il nous sera possible d'ériger aux soldats tombés pour la liberté, Le Monde de l'Homme libre ! Nous nous adressons au monde entier par cet appel : aidez-nous en cette tâche.

Vive la Solidarité internationale !

Vive la Liberté ! »



Salle de douche du camp de Mauthausen, photographie prise après la libération du camp.

La blanchisserie

Les catégories de détenus

À l'entrée dans le camp, le processus de déshumanisation commence. Tout est fait pour que les détenus ne se sentent plus comme des hommes mais comme des indésirables, numérotés, classés, privés de toute dignité humaine et soumis à une hiérarchie toute puissante.

Rasés, désinfectés, habillés d'un uniforme, les détenus sont marqués d'un code permettant de les reconnaître et de les distinguer à l'intérieur du camp. Sur leur uniforme sont cousus le triangle de couleur désignant chaque prisonnier en fonction des motifs de sa détention ainsi qu'un numéro d'immatriculation et l'initiale du pays d'origine.

Pour les triangles, la couleur rouge est celle des prisonniers politiques : communistes, démocrates sociaux et syndicalistes sont ainsi les premières victimes du nouveau régime nazi. Ils sont suivis des résistants de tous les pays occupés. Le vert est réservé aux criminels sortis des prisons allemandes, les « droit commun » : ce sont eux le plus souvent qui reçoivent des SS autorité sur les autres détenus. Pour avoir refusé de servir dans l'armée allemande et de prêter le serment d'obédience à Hitler, les témoins de Jéhovah se retrouvent également dans les camps et arborent le violet.

Les homosexuels, considérés comme des obstacles au sain développement de la société allemande,

portent le triangle rose. Quant au noir, c'est la couleur des asociaux, prostituées, vagabonds et voleurs.

Les nazis persécutent également les populations qu'ils considèrent comme appartenant à une race inférieure. Ainsi, les Tsiganes, en brun, les Juifs portant l'étoile jaune, mais aussi les slaves et les noirs, sont enfermés dans les camps et subissent un traitement parmi les plus durs, conduisant plus ou moins rapidement à la mort, dans la plupart des cas. Enfin, le bleu est réservé aux apatrides. Les initiales des pays d'origine sont inscrites dans les triangles. Les prisonniers enclins à s'évader portent en outre une cible blanche et rouge sur le dos et la poitrine. Bien d'autres codes viennent encore compléter ce classement des internés des camps de concentration.

Les SS veillent à mélanger les prisonniers de couleurs différentes afin de créer naturellement entre eux une hiérarchie et des oppositions. Pour maintenir ordre et soumission, il faut en effet empêcher les déportés politiques de recréer une organisation de résistance ou tout mouvement de solidarité. Une

Joan Tarragó prend la parole durant la première réunion du Parti Communiste Espagnol de Mauthausen dans les douches du camp, 13 mai 1945.



Première réunion du Parti Communiste Espagnol de Mauthausen dans les douches du camp, 13 mai 1945.



catégorie particulière de détenus est par ailleurs créée en 1941, les *Nacht und Nebel*, c'est-à-dire les « Nuit et Brouillard » : détenus considérés comme irrécupérables et destinés à disparaître dans la nuit et le brouillard, sans laisser la moindre trace. Les NN, la plupart du temps, opposants politiques et résistants au régime nazi, sont des déportés dont il faut oublier le nom. Paul Brusson a lui-même été classé NN.

Tous ces codes permettent d'identifier rapidement les prisonniers et témoignent de la volonté de classement et d'humiliation du système nazi. Les détenus ont perdu jusqu'à leur nom. Ils portent sur eux le signe de leur sous-identité, de leur insignifiance et du peu de valeur qu'a désormais leur vie. Ils ne représentent plus que des numéros parmi les centaines de milliers d'indésirables du régime nazi.



Ex-détenus espagnols durant la première réunion du Parti Communiste Espagnol de Mauthausen dans les douches du camp, 13 mai 1945.

Les réunions politiques après la libération

Après la libération, des réunions publiques sont organisées par des groupes politiques constitués au sein du camp. Le 13 mai 1945, le Parti Communiste Espagnol de Mauthausen, structuré grâce à des actions de résistance et de solidarité entre détenus, organise une réunion dans ces mêmes douches qui avaient, le jour de leur arrivée, marqué leur entrée dans le système concentrationnaire fait d'humiliation et de souffrance. Leur liberté leur avait été reprise et ils la retrouvent enfin, prenant en main leur avenir, exprimant et défendant librement leurs opinions politiques. Ces mouvements de résistance sont coordonnés, à Mauthausen et dans les camps annexes, par des comités nationaux et internationaux. Les déportés espagnols sont particulièrement actifs au sein de ces organisations.

En effet, suivant un accord entre Hitler et Franco, ils s'étaient vus privés de leur nationalité et étaient devenus apatrides. Après la libération, ils ne peuvent toutefois retourner dans leur pays encore sous le régime de Franco. Ces réunions politiques leur permettent donc de témoigner de leur soutien mutuel et de leur solidarité.



Détenues libérées dans une baraque, mai 1945.

Les baraquements

L'organisation interne d'un Block

Construites en bois, les baraques comprennent deux grandes chambres, la *Stube A* et la *Stube B*, séparées l'une de l'autre par deux plus petites pièces, l'une destinée à se laver dans une grande vasque, l'autre comprenant des W.C.

Ni intimité, ni confort ne sont prévus, tout se fait en commun et de façon très rudimentaire. Chaque *Block* présente une hiérarchie très précise. Sous le SS chargé de la direction du *Block*, les responsables sont eux-mêmes des internés, souvent des prisonniers de droit commun sortis des prisons allemandes et ayant reçu des SS autorité dans le camp. Dans la *Stube A*, le chef de *Block* et un ou deux kapos disposent d'une chambre séparée de celle des détenus et d'une armoire pour ranger leurs affaires. Dans les chambres des détenus, le confort est un vain mot. Sans chauffage et parfois même sans fenêtre, il y fait glacial en hiver et d'une chaleur irrespirable en été. Deux longues tables et des tabourets destinés aux repas constituent le seul mobilier. Les lits en bois à deux ou trois étages sont équipés d'une maigre couverture et d'une paille qui s'amincit au fur et à mesure des nuits.

être impeccablement tenu sous peine de dure réprimande. Les SS ont en effet une peur bleue que se développent des épidémies, notamment en raison des poux, véritable fléau pour les détenus et la vie dans le camp. Il faut donc être propre et entretenir le *Block*, les lits et les vêtements. Chaque matin, éveillés entre 4 h et 6 h en fonction des saisons, les détenus doivent faire leur lit d'une façon impeccable, la couverture parfaitement repliée. Malheur à celui qui laisse des plis ou dont le lit n'est pas en ordre. Le moindre défaut peut coûter cher aux prisonniers. Rapidement, il faut se laver, enfin parvenir à avoir un peu d'eau, ce qui s'apparente au parcours du combattant lorsque l'on est 300 à se presser autour d'une vasque sous la menace des SS. Il ne faut pas non plus traîner à avaler son maigre bout de pain et son café, car une demi-heure après le réveil, il faut être présent sur la place d'appel.

Si le confort n'a plus de place que dans l'imagination des détenus, l'hygiène en revanche est l'obsession des gardes SS. Le *Block* doit



Latrines du camp annexe de Gusen.

La fonction des différents Blocks

Une vingtaine de baraques d'habitation destinées aux détenus se dressent dans le camp de Mauthausen. Jusqu'à 300 détenus peuvent être logés dans un *Block*. Si initialement le camp peut en accueillir 5 000 à 6 000, en 1945, le camp atteint toutefois le nombre de 80 000 détenus. Entassés les uns sur les autres, ils finissent par dormir jusqu'à trois dans un même lit.

Provisoirement logés dans des baraquements de la carrière du Wiener Graben, les premiers détenus construisent en quelques mois dix-sept *Blocks* de détention, trois baraques pour les gardiens et un local cuisine. À la fin de l'année 1939, les vingt premiers *Blocks* sont achevés. Chaque *Block* a une fonction particulière. Le *Block* 1 par exemple abrite le secrétariat des détenus, la cantine du camp et un bureau réservé au responsable SS de la zone de détention proprement dite. Les *Blocks* 2 à 15 sont destinés au logement des détenus et constituent

le camp I. Les *Blocks* 16 à 19 changent en revanche de fonction selon les époques : d'abord camp de quarantaine pour les nouveaux arrivants, puis camp destiné au prisonniers de guerre soviétiques et enfin camp des femmes au printemps 1945. Le *Block* 20 sert quant à lui de mouiroir. Les 21 à 24, séparés des autres par un fil barbelé et appelés camp II, ont une fonction d'ateliers, notamment pour le laboratoire photographique, et, à partir de 1944 de *Blocks* de quarantaine.

Après la guerre, la majeure partie des baraques est détruite et les matériaux mis en vente par les Soviétiques, notamment en raison de la pénurie et de la crise d'après-guerre.

Les baraques des SS

Les baraques des SS sont situées à l'extérieur des murailles du camp, dans l'allée menant au portail d'entrée. Ces installations constituent les premières constructions du camp de concentration, avant la mise sur pied de l'infrastructure carcérale. Les gardes SS ont à leur disposition toutes les commodités nécessaires : casernements, ateliers, garages, logements, magasin d'habillement, administration, armurerie, cuisine et même une salle de cinéma et un théâtre. Des détenus sont attachés à leur service quotidien et à

l'entretien de leurs baraques, parterres de fleurs, et autres lieux de vie et de détente. Pendant la période 1941-1943, les installations provisoires des SS sont progressivement remplacées par des constructions en dur et on aménage des lotissements pour les officiers et leurs familles. Ceux-ci finissent d'ailleurs par empiéter en toute impunité sur le domaine civil environnant. Jusqu'en 1945, des villas sont même édifiées pour accueillir les familles des chefs nazis.



Entrée du camp vue de l'extérieur; à droite la Kommandantur en pierre; à gauche, des baraques SS.



Sanitaires d'une baraque SS; derrière le poêle, un détenu coupe les cheveux d'un SS, camp annexe de Vöcklabruck/Wagrín, 1941 ou 1942.



Intérieur d'une baraque SS. L'ordre de la chambre, le portrait réglementaire d'Hitler et l'épée au mur témoignent de l'appartenance à la SS, camp annexe de Vöcklabruck/Wagrín, 1941 ou 1942.



Entrée du bunker du côté de la cour.

La chambre à gaz

Les installations du bunker

Seul bâtiment construit en dur dans le camp, le bunker, contrairement à son appellation, renferme en réalité des cachots au rez-de-chaussée, ainsi que la chambre à gaz, une salle pour les exécutions, une salle de dissection, la morgue et des fours crématoires.

Pour garder secrètes les activités des SS dans ces bâtiments, ces derniers espaces sont aménagés dans les sous-sols du bunker et dans les caves entre la prison et la nouvelle infirmerie. Plus de 4 000 détenus y seront enfermés, interrogés et, la plupart du temps, exécutés.

Dans la salle des exécutions, surtout utilisée à partir de 1943, les détenus sont la plupart du temps tués d'une balle dans la nuque ou pendus. De nombreuses mises à mort sont aussi effectuées dans la cour attenante au bunker.

La morgue, dont la présence est nécessaire étant donné la cadence des exécutions et la performance limitée des fours crématoires, peut contenir jusqu'à 600 corps et possède un appareillage frigorifique. À la fin de la guerre, elle ne dispose plus d'un espace suffisant pour entasser les cadavres qui s'accumulent. Au moment de la libération, les Américains y découvriront des dizaines de corps en attente d'être brûlés.

Puis vient la chambre de dissection qui comporte pour tout mobilier une table de dissection servant notamment à l'extraction des dents en or des détenus après leur exécution.

La chambre à gaz

En octobre 1941, Himmler donne l'ordre de construire une chambre à gaz à Mauthausen, qui devient un des premiers camps de concentration à être doté de ce type d'infrastructure. Le premier gazage a lieu au début 1942. C'est le point de départ de l'assassinat de centaines de détenus de différentes nationalités qui seront gazés sur ordre du commandant du camp Ziereis. Toutefois, entre mai 1943 et avril 1944, une interruption intervient en raison du manque de main-d'œuvre dans le Reich, auquel viennent encore s'ajouter les ravages de la guerre. Or, l'effort de guerre nécessite la mobilisation de ressources humaines en quantité suffisante dans la construction et l'industrie d'armement. Les fonctions du camp jusqu'alors répressives sont donc réajustées pour lui rendre un rôle plus économique et productif. Reprenant fin 1944, les exécutions atteignent un pic à partir de janvier 1945 et jusqu'à la fin de la guerre. Il faut en effet faire disparaître le maximum de témoins des camps avant l'effondrement annoncé du Reich.

Une exécution dans la chambre à gaz doit se passer de façon très réglée et précise. Lorsqu'un convoi arrive dans l'enceinte du camp, ceux qui doivent être gazés sont conduits au bunker où leur identité est vérifiée et leurs effets personnels retirés. Forcés de se dénuder complètement, les détenus sont conduits dans la chambre à gaz camouflée en salle de douche. Celle-ci fonctionne avec le gaz Zyklon B, insecticide à base d'acide cyanhydrique. Les cristaux de Zyklon sont traités dans une machine située à côté de la chambre à gaz. Le gaz traité sort alors par un tuyau situé à la base de la pièce et monte progressivement, ce qui explique que l'on retrouve les victimes enchevêtrées les unes aux autres, comme si elles avaient tenté d'échapper au gaz mortel. Le gazage entraîne l'asphyxie en dix minutes, parfois plus. Les médecins SS peuvent observer l'évolution de l'exécution jusqu'à son terme par un petit hublot installé dans la porte. Cela permet de savoir quand tous les détenus ont succombé. La ventilation pour l'évacuation des gaz est alors mise en marche durant trois à quatre heures. En cas de gazage en masse, évacuer la pièce prend six à sept heures. Les dentistes prélèvent ensuite les dents en or sur ceux des cadavres dont la poitrine a préalablement été marquée d'une croix. Environ 3 500 détenus, juifs, russes, tchèques ou de toute autre nationalité, malades ou bien portants, jeunes et moins jeunes, sont ainsi gazés entre 1942 et le 28 avril 1945.

Juste avant la libération, les installations de la chambre à gaz sont démontées afin de ne laisser aucune trace des activités qui s'y déroulaient. De même, l'ordre est donné de faire disparaître tous les détenus ayant appartenu aux *Kommandos* de la chambre à gaz et des crématoires, les *Sonderkommandos*, considérés comme dangereux puisque porteurs de secrets sur les techniques d'exécutions de masse. Trois d'entre eux parviennent à se dissimuler et échappent au massacre. Leurs témoignages constitueront des preuves de première importance pour la condamnation des nazis actifs dans cette usine de la mort.



État actuel de la chambre à gaz. Les judas dans les portes permettaient de constater la mort des victimes.

Les crématoires

Dans un premier temps, les cadavres du camp sont incinérés dans des installations de crémation des villes voisines de Mauthausen. Début mai 1940, afin de préserver le secret des événements survenant dans le camp et de ne pas attirer les soupçons des habitants de la région, un premier crématoire fonctionnant au coke est installé sous le bunker. Il fonctionnera jusqu'en 1945. Un four fonctionnant au mazout est mis en place en 1942 et démonté



Four crématoire du camp de Gusen, 8 mai 1945.

par la suite, le mazout devant servir à l'effort de guerre. À partir de l'été 1944, on utilise deux autres fours à coke, dont un se situe sous la nouvelle infirmerie. Le nombre de cadavres incinérés à Mauthausen environne les 75 000, chiffre établi à partir de la comptabilité des SS qui doivent signer une décharge à chaque détenu incinéré.

Les fours crématoires du Reich proviennent en grande partie de l'entreprise *Topf und Söhne*, société spécialisée en installation de chauffage et qui participera notamment au perfectionnement des techniques d'incinération à grande échelle requises pour l'assassinat de masse. Malgré des efforts pour faire disparaître les traces, la complicité de l'entreprise *Topf* sera avérée et les ingénieurs actifs dans ce commerce seront arrêtés et condamnés.

Les camions à gaz (Sonderwagen)

Avant le développement considérable des camps et des techniques d'extermination par le gaz Zyklon B, des véhicules mis au point par l'Office principal de Sécurité du Reich sous l'ordre d'Himmler, sont utilisés pour gazer femmes, enfants, handicapés, malades mentaux, prisonniers et Juifs. Inventions du III^e Reich, ces *Gaswagen* sont mis en fonction à partir de la fin 1941 dans le cadre des opérations mobiles de tuerie. Le châssis des camions supporte une superstructure hermétiquement fermée dans laquelle les détenus sont entassés et tués par l'introduction de gaz d'échappement.



Camion Magirus aménagé en camion à gaz.

Hartheim et l'opération T4

De 1939 à 1941 est mise en place l'*Aktion T4*, opération d'euthanasie criminelle contre les personnes jugées « déficientes » et « indésirables » par le Reich. Ainsi, enfants anormaux, handicapés, patients souffrant de maladies incurables, malades mentaux, inadaptés sociaux, vagabonds, dépressifs, sourds, bref tous ceux qui, selon les théories eugénistes nazies, nuisent à la pureté de la race aryenne, sont euthanasiés dans différents centres dont le château d'Hartheim en Autriche. Pour réaliser ces opérations, les nazis utilisent généralement chambres et camions à gaz. Officiellement supprimée en été 1941, l'opération T4 se poursuit en réalité sous le nom de code 14f13 jusqu'à la fin de la guerre. Malgré la volonté de faire disparaître toute trace de ces actions sortant du cadre légal nazi, on peut avancer les chiffres de 70 000 victimes pour l'opération T4 et 90 000 pour l'opération 14f13. À cela faut-il encore ajouter toutes les euthanasies sauvages presque impossibles à recenser.

Ce processus de destruction est justifié dans l'esprit nazi par la politique raciale basée sur la pureté de la race et l'eugénisme. Selon cette théorie particulièrement développée par les nazis, l'Homme

doit être « utile » et « efficace », sans quoi il ne sert à rien. Ainsi, dès 1933, les indésirables et autres déficients sont recensés et examinés par de nombreux membres du corps médical allemand certainement en vue de la concrétisation de cette idée d'hygiène raciale.

Concernant les camps de Mauthausen et Gusen, les opérations T4 et 14f13 consistent à envoyer les détenus déficients à l'Institut psychiatrique et d'euthanasie d'Hartheim, équipé d'une chambre à gaz. Mise en service entre août 1941 et octobre 1942, puis d'avril à décembre 1944, cette installation constitue un moyen commode de se débarrasser des détenus inaptes au travail. Ceux-ci y sont envoyés sous des prétextes fallacieux masquant la terrible réalité qui les attend. Grâce à un recoupement d'informations, il est permis d'avancer le chiffre de 6 000 victimes assassinées par gaz au château d'Hartheim.



Enfants à l'hôpital psychiatrique de Schönbrunn, en 1934. La photo a été prise par le photographe SS Franz Bauer.

La conférence de Wannsee et la Solution finale

Le 20 janvier 1942, à Wannsee, près de Berlin, se réunissent de hauts responsables politiques et administratifs nazis dont Reinhard Heydrich qui y expose son plan de destruction des Juifs d'Europe à un niveau industriel. La programmation de la déportation et de l'extermination de tous les Juifs prend alors le nom de « solution finale ». Cette appellation témoigne bien de la volonté nazie de passer à la dernière étape de l'élimination définitive des Juifs d'Europe. Lors de cette conférence, il est question d'élaborer le plan précis de cette destruction, d'informer les participants de la mission et de coordonner les actions de chacun sur le plan administratif et technique pour que l'opération se déroule sans entrave.



Villa Marlier (près de Berlin) où s'est déroulée la conférence de Wannsee lors de laquelle a été décidée la Solution finale.



Vestige du bunker et du *Revier* après le départ des troupes d'occupation soviétiques en 1947.

Le *Revier* et le crématoire

Le *Revier* : la nouvelle infirmerie du camp

Si l'on en croit l'origine du mot, *Revier* signifie « hôpital ». Mais l'infirmerie dans un camp a peu de points communs avec un hôpital au sens où nous l'entendons. Le bâtiment du *Revier*, qui abrite aujourd'hui le musée du camp, n'accueille l'infirmerie qu'à partir de 1944. Loin d'être un lieu où l'on peut être soigné et récupérer des forces, il s'apparente davantage à un mouiroir et à un lieu où s'opère une sélection pour des expériences pseudo-médicales. Géré par des médecins SS peu soucieux des soins à apporter aux malades ou aux blessés, il accueille les détenus considérés comme trop mal en point pour travailler. On sait en y entrant que

les chances d'en sortir en meilleur état sont minces. Il n'est pas rare d'y développer des infections et des maladies plus graves que celles qui y ont fait entrer les détenus. Les malades y sont entassés les uns sur les autres, sans hygiène, sans précaution pour éviter toute contagion et les instruments médicaux servant aux opérations ne sont que peu ou pas stérilisés.

Dans le sous-sol du *Revier* se trouve par ailleurs le troisième double four crématoire fonctionnant au coke ainsi que des salles servant aux expériences médicales.

Les injections au phénol

Le Dr Aribert Heim a été médecin dans les camps de concentration de Sachsenhausen, Buchenwald et Mauthausen. Ses crimes les plus terribles sont commis à Mauthausen où il assassine des centaines de détenus par l'administration d'injections létales (mortelles) de phénol au cours de l'automne 1941. Il travaille ensuite avec les SS notamment en Finlande, avant de retourner en Allemagne vers

la fin de la Seconde Guerre mondiale. Arrêté puis libéré sans avoir été poursuivi pour ses crimes de guerre, il continue d'exercer ses activités de médecin en Allemagne et dans différents pays, notamment en Argentine et en Égypte. Le 21 septembre 2012, le tribunal de Baden-Baden a confirmé qu'Aribert Heim était bien Tarek Hussein Farid mort d'un cancer le 10 août 1992 au Caire.

Les médecins SS

Nombreux sont les camps, dont Mauthausen, dans lesquels sont réalisées des expériences pseudo-médicales sur les détenus. Ces expériences sont toutes aussi variées que cruelles et doivent servir à rendre plus performante la médecine du Reich, principalement dans deux directions : premièrement, optimiser les opérations de l'armée de l'air en réduisant le nombre de victimes des forces allemandes et deuxièmement, atteindre la pureté de la race allemande.

À Dachau, par exemple, des médecins allemands mènent des expériences en vue de déterminer l'altitude maximale à laquelle les équipages des avions endommagés peuvent se parachuter. D'autres chercheurs mènent des expériences dites de « congélation » afin de trouver un traitement contre l'hypothermie. Ils utilisent aussi des détenus pour tester différentes méthodes en vue de rendre l'eau de mer potable.

Une autre catégorie d'expériences vise à mettre au point et à tester des médicaments et des méthodes de traitement des blessures et des maladies que les soldats allemands peuvent subir au combat. Dans de nombreux camps de concentration, des chercheurs testent des composés et des sérums pour la prévention et le traitement de maladies contagieuses telles que le typhus, la tuberculose, ou encore l'hépatite.

Enfin des expériences médicales sont mises en œuvre avec pour objectif de confirmer l'idéologie raciste nazie. Les plus cruelles sont certainement celles que Josef Mengele mène à Auschwitz sur des jumeaux, des nains ou encore des bossus. Il travaille également sur des Tsiganes afin de déterminer comment les différentes « races » résistent aux maladies contagieuses. Série d'études sont par ailleurs conduites dans le but d'établir « l'infériorité raciale des Juifs » ainsi qu'une classification des

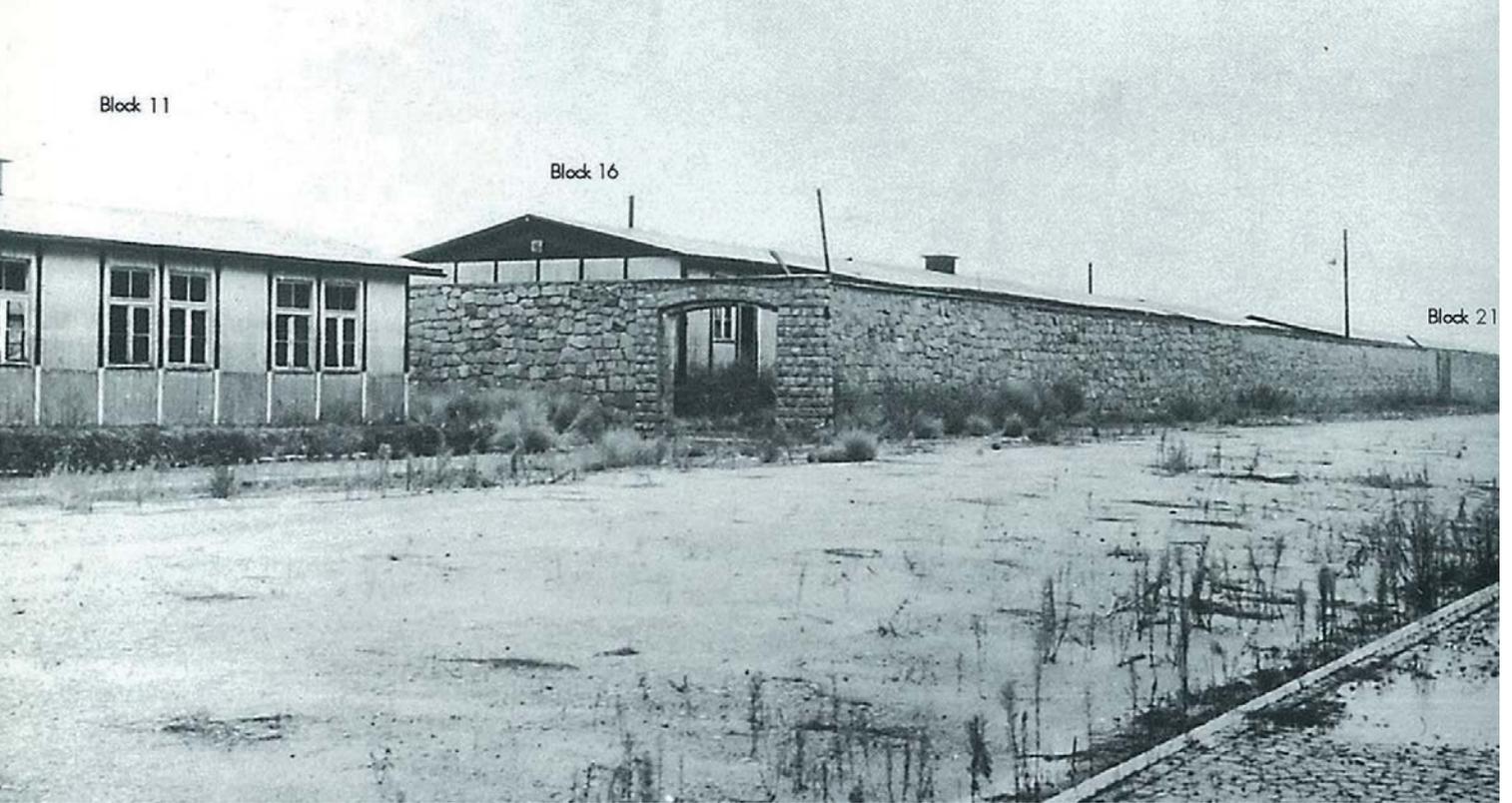
groupes humains. Citons enfin les tentatives de stérilisation, menées principalement aux camps d'Auschwitz et Ravensbrück. Les chercheurs nazis y testent différentes méthodes pour trouver une procédure efficace et peu coûteuse de stérilisation notamment des populations tsiganes jugées indésirables par le régime nazi.



Le docteur Aribert Heim.



Expérience d'hypothermie à Dachau.



Vestige de l'entrée de la quarantaine après le départ des troupes d'occupation soviétiques en 1947.

La quarantaine

Fonctions de l'espace de quarantaine

Dans cet espace, appelé camp de quarantaine et aujourd'hui parsemé de quelques croix, 10 085 corps sont inhumés. Il s'agit de détenus ayant succombé peu après la libération et qui n'ont pu être incinérés. 2 000 morts venant de Gusen sont aussi enterrés à cet endroit. Du temps de l'activité du camp, s'élèvent dans cette zone les baraques 16 à 20 ainsi que les camps II et III, c'est-à-dire les *Blocks* 21 à 24 et ceux de l'ultime extension du camp construite en 1944 pour la réception des nouveaux détenus. Les murailles ne sont quant à elles construites qu'en 1944.

Avant d'être les lieux d'habitation des prisonniers soviétiques puis des femmes, les *Blocks* 16 à 20 constituent l'infirmerie du camp et l'espace de quarantaine, c'est-à-dire les *Blocks* où sont parqués les arrivants des nouveaux convois avant d'intégrer réellement le camp et les différents *Kommandos*.

Les *Blocks* du camp II servent quant à eux d'ateliers, notamment pour le laboratoire photographique et la désinfection. À partir de 1944, ils deviennent les nouveaux lieux de quarantaine. En avril 1945 y sont transférés des prisonniers considérés comme inaptes au travail et destinés à être exécutés dans la chambre à gaz.

La révolte du bloc 20

Dans cette zone de quarantaine se trouvait le « bloc 20 » dans lequel des détenus russes furent enfermés. Dans la nuit du 1^{er} au 2 février 1945, se sachant condamnés à l'approche de la fin de la guerre, plusieurs centaines d'entre eux se soulèvent et s'enfuient. Organisés en groupes d'assaut, ils s'arment de pierres, de galoches et d'extincteurs. Ils parviennent à maîtriser leurs gardiens, s'emparent de leurs armes, créent un court-circuit en jetant des couvertures mouillées sur les fils barbelés et abattent les sentinelles des miradors.

Plusieurs dizaines de détenus sont tués lors de cet assaut mais 419 sortent du camp. Une traque, appelée chasse « aux lièvres », est immédiatement lancée par les SS aidés des autorités de police locale, d'unité de l'armée allemande, de membres du parti et des jeunesses hitlériennes. Des civils participent également à cette chasse à l'homme et à la dénonciation des fuyards dont 300 sont repris et mis à mort. Quelques-uns seulement échappent aux recherches et aux dénonciations et survivent jusqu'à la fin de la guerre, cachés dans les fermes de familles hostiles au régime.

Le camp des femmes

En septembre 1944, l'administration centrale des camps décide de la création d'une section pour femmes dans le camp de Mauthausen. Celles-ci viennent de Russie, du camp de Ravensbrück, de Vienne, Trieste ou Bergame et passent quelques jours dans les blocs de quarantaine 16 à 18 avant d'être transférées dans des *Kommandos* de travail.

Le 7 mars 1945, 2 000 femmes arrivent de Ravensbrück. Elles sont françaises, belges, hollandaises et norvégiennes et certaines d'entre elles sont classées *Nacht und Nebel*. Arrivent aussi

des Tsiganes avec des enfants, des Hongroises, des Russes et des Polonaises. Dans les dernières semaines avant la libération, elles vivent dans des conditions extrêmement pénibles dans les blocs de quarantaine et certaines sont conduites dans une baraque à l'extérieur de la carrière dans des conditions terribles, sans commodités, avec seulement quelques bottes de paille à se partager en guise de lit... Celles qui ont survécu témoignent des atrocités qu'elles ont subies, des traitements souvent égaux à ceux infligés dans les camps d'extermination.



Détenues libérées installées dans les anciens ateliers, mai 1945.



Détenues libérées du camp de Mauthausen, 15 mai 1945.

TÉMOIGNAGE DE MARIE-JOSÉ CHOMBART DE LAUWE, ANCIENNE DÉPORTÉE FRANÇAISE

(...) Le convoi qui est arrivé ici le 7 mars 1945 venait de Ravensbrück. Nous étions quelque 1 800 femmes ; dans ce convoi, il y avait les femmes NN de Ravensbrück et des Tsiganes avec pas mal d'enfants. L'une d'entre elles a même accouché dans le train. Nous sommes les seules femmes à avoir vécu, si l'on peut appeler ça vivre, à Mauthausen. Il y eut des passages de femmes avant nous, mais elles ont disparu. Le 2 mars à Ravensbrück, nous sommes entassées dans un train : on mettra cinq jours à arriver ici. Nous avons reçu du pain pour trois jours ; le voyage a duré cinq jours ; ce sont donc des femmes épuisées qui descendent des wagons à la gare de Mauthausen (...) dans la nuit, qui traversent le village et qui montent vers le camp. Celles qui ne pouvaient plus avancer étaient abattues d'une balle dans la tête. Nous serpentons le long de ce petit chemin avec l'horrible tentation de nous laisser tomber pour en finir.

Nous sommes arrivées dans le camp. Nous sommes passées à la douche en nous demandant bien ce qui allait nous arriver puisque nous devons disparaître... On a été sauvées parce que ce voyage a duré quelques jours et qu'entre-temps, une lettre était parvenue à Bernadotte, comme quoi ce convoi était en grand danger et Bernadotte (responsable de la Croix-Rouge) a négocié notre survie avec Himmler. On a été « recueillies », si l'on peut dire, par des kapos hommes, il n'y avait pas de femmes. On a été épouillées, nous nous sommes trouvées face à des camarades de déportation, des déportés hommes, c'était de jeunes prisonniers russes très corrects avec nous. Nous avons été emmenées dans les Blocks 16, 17 et 18, Blocks de quarantaine. Moi, j'étais au 17 ; au 16, il y avait les plus malades et les blessées. Il y avait aussi un « puff », c'est-à-dire un petit bordel (pas le grand bordel pour les SS) qui servait aux kapos. Nous, les déportées résistantes ou politiques, nous n'avons jamais subi de violences sexuelles... mais c'était humiliant... Il y a eu l'angoisse d'une première sélection

qui a envoyé des femmes sur Bergen Belsen, dont la plupart ne sont pas revenues.

Quelques jours après, c'était le 20 février, on est parties au travail à Amstetten, à la grande gare de triage bombardée par les « forteresses volante » américaines. Nous partions à deux heures du matin, en train, on arrivait sur ce terrain où il fallait porter des poutres très lourdes, tirer les rails, c'était épuisant... encadrées par de très jeunes SS de seize à dix-sept ans, des petites brutes, des sauvages, endoctrinés par la Hitlerjungen ; j'ai vu ces jeunes jeter des pierres à des femmes pour les faire travailler plus vite, des femmes qui auraient pu être leur grand-mère...

Là, s'est passé un premier drame : un bombardement aérien par les « forteresse » américaines. Nous avons eu des camarades tuées et gravement blessées qu'il a fallu remonter.

En principe, cette équipe devait rentrer à minuit, l'équipe de relève du jour suivant devait partir à deux heures du matin. À minuit, personne... elles ne rentrent pas... nous avons appris qu'elles avaient été bombardées... Là-dessus, nous nous sommes révoltées... nous avons dit qu'on ne partirait pas, ça a demandé une certaine audace évidemment... le commandant est arrivé, revolver à la main : « si vous ne partez pas, j'en abats dix tout de suite »... Malgré cet acte de résistance, nous avons bien été obligées de partir, nous sommes parties... nos camarades étaient blessées... les SS eux-mêmes avaient très peur... nous sommes rentrées épuisées...

Au deuxième relais, les SS ont décidé de ne plus nous envoyer, je pense pour deux raisons : notre travail était inefficace (nous étions épuisées et c'était trop lourd pour nous) et les civils autrichiens commençaient à nous

apporter quelque linge et cela faisait très mauvais effet...

Nous sommes donc restées dans le Block de la quarantaine jusqu'au début avril... où nous sommes descendues par cet escalier, les femmes marchaient difficilement et quelques-unes avaient des fractures du bassin, des jambes, elles ont été descendues par des stubel, des espèces de cuves à pain, deux manches d'un côté, deux manches de l'autre, ils avaient réquisitionné des hommes pour porter ces femmes... ces cuves étaient trop petites, les bras et les jambes dépassaient... imaginez cette descente... je ne vous donne pas trop de détails... c'était atroce...

Nous sommes arrivées dans un champ, un espèce de désert de pierres, apocalyptique, on nous a emmenées dans une espèce de grange dans laquelle on a entassé les trois Blocks, avec les trois chefs de Blocks... parmi ces chefs de Blocks, il y avait une tenancière de maison close, une Allemande, véritable brute et ces trois chefs de Blocks étaient en compétition, c'était la foire d'empoigne... dans cette baraque, il n'y avait pas de lit, quelques bottes de paille qui ont entraîné des disputes...

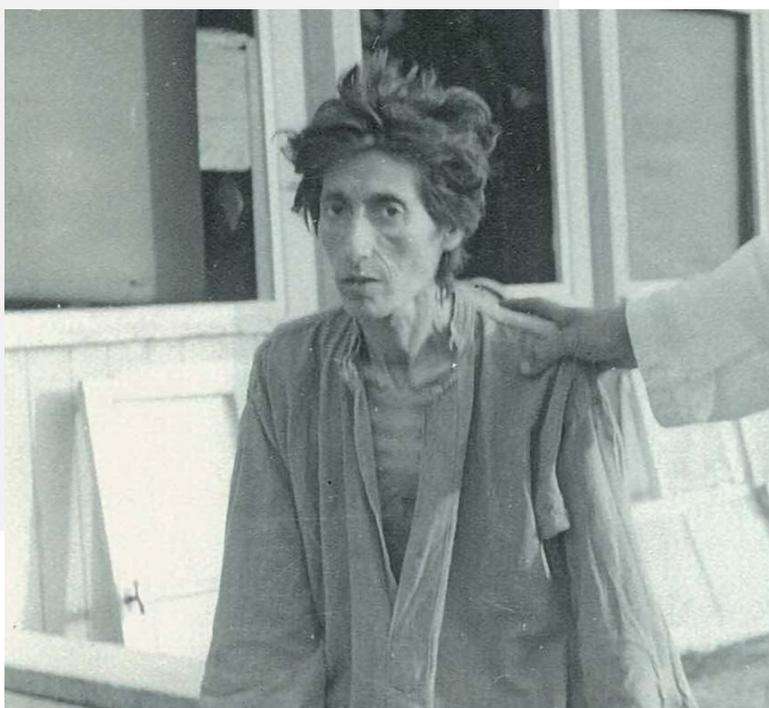
J'évoquerai le souvenir d'une petite Belge que nous appelions « Miette », emmenée au Revier, avec la cavité de la hanche effondrée ; nos camarades hommes lui avaient mis une broche en fer dans le talon, on avait installé une planche en pente, on lui avait mis une ficelle et une pierre au bout, on avait mis sa jambe en expansion... voilà la situation de ces femmes... À l'extérieur, il y avait un minuscule ruisseau où nous allions puiser de l'eau... On nous a mis trois tinettes assez hautes, une femme tzigane battait celles qui n'arrivaient pas à se mettre dessus...

Sentant la fin venir, les SS en uniforme ont disparu... à la fin l'encadrement était féminin. Après notre convoi, quelques femmes sont arrivées à Mauthausen. J'ai quelques témoignages. Par exemple, nous avons vu arriver des femmes polonaises et russes venant de Varsovie ; je me souviens d'un cas atroce : une jeune

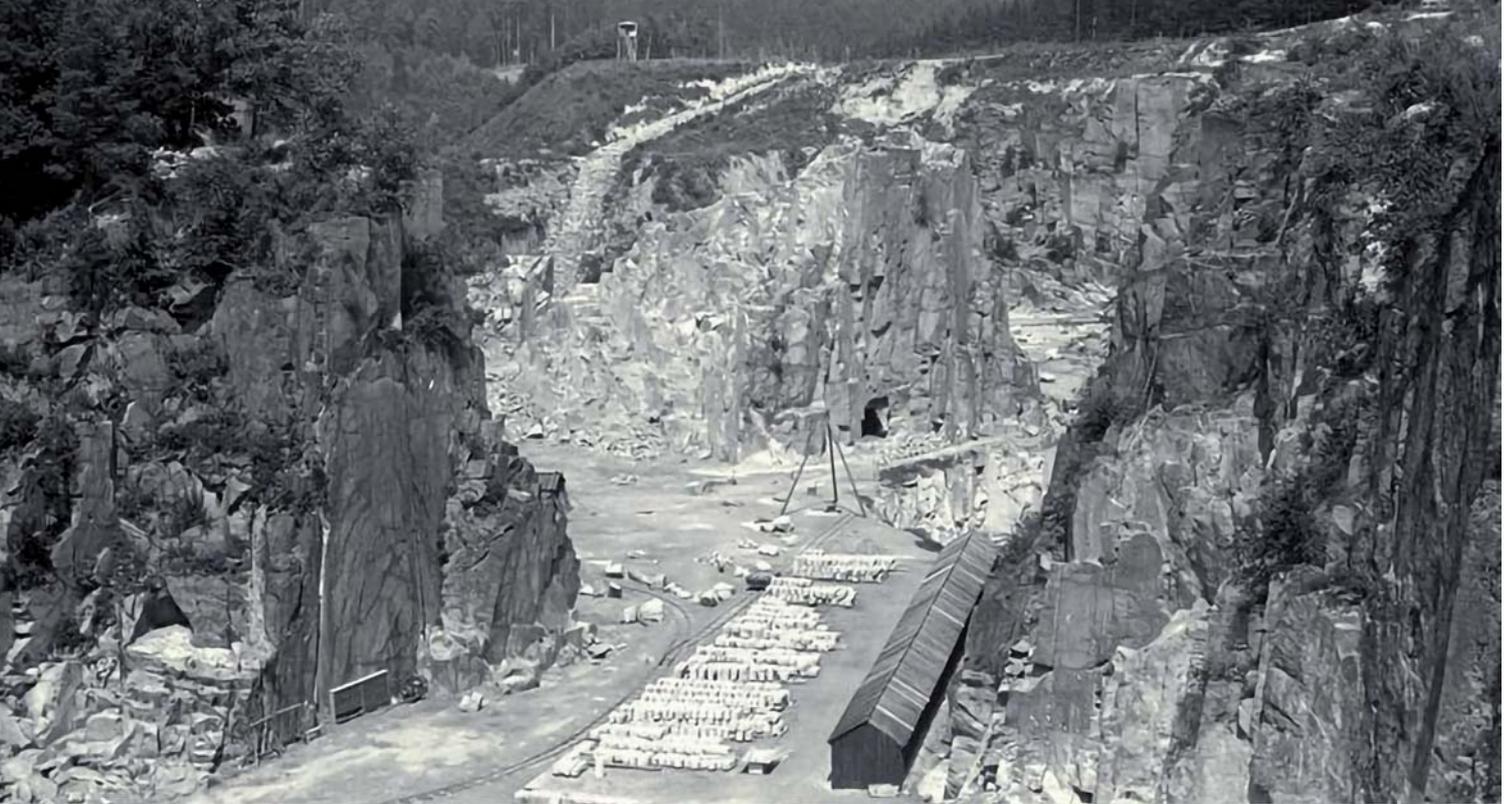
Polonaise qui avait tenté de s'échapper du convoi, avait été tirée aux jambes par les gardiens et ses jambes suppuraient avec des trous énormes... après des jours et des jours dans le train, elle est morte ici... J'ai vu aussi un groupe de Hongroises juives et un convoi d'Italiennes et de Yougoslaves qui venaient d'une usine d'armement... Ces dernières semaines ont été l'équivalent d'un camp d'extermination...

Nous allions mourir là quand, le 22 avril, est arrivée une surveillante me disant : « faites sortir toutes celles qui peuvent encore marcher ». On a eu très peur, on s'est dit que c'était encore une sélection, on est sorties, il y avait effectivement des hommes avec le brassard « Croix-Rouge International ». La première réaction a été la joie, mais tout de suite après on s'est aperçues que c'était une mise en scène... ils ont tiré... alors les femmes sont remontées, les blessées ont été emmenées au « Revier » en dur, dans le centre du camp ; nous sommes restées toute la nuit et finalement ces énormes portes se sont ouvertes, les camions blancs sont arrivés et la Croix-Rouge a obligé les SS à nous donner leur pain... on a roulé jusqu'à la Suisse durant trois jours... on est restées devant la frontière sans pouvoir passer...

Marie-José CHOMBART DE LAUWE, matricule 2 807
(Ravensbrück, Mauthausen)



Détenue libérée au camp de Mauthausen, mai 1945.



Carrière Wiener Graben, 1941.

La carrière de Mauthausen

La D.E.S.T. et la carrière du Wiener Graben



Détenus au travail dans la carrière. Après chaque dynamitage, les détenus trient les pierres destinées à être taillées. Celles-ci sont ensuite alignées et taillées avant d'être montées au camp par l'escalier de 186 marches.

Le camp de concentration de Mauthausen centre principalement son activité économique sur l'exploitation de la carrière de granit du Wiener Graben, sur laquelle Heinrich Himmler porte son attention en mars 1938. L'extraction du granit ne date cependant pas du régime nazi. Depuis la fin du 18^e siècle, Mauthausen s'identifie aux carrières qui ont assuré sa renommée. La petite ville est d'ailleurs l'un des principaux fournisseurs de blocs utilisés pour la construction des rues, ponts et nombreux édifices de Vienne et d'autres cités d'Europe centrale. La proximité du Danube constitue évidemment un avantage fondamental pour le transport et le commerce de ces pierres.

En 1938, la firme SS D.E.S.T., les « Entreprises des Terres et Pierres Allemandes », achète la carrière et met rapidement à l'œuvre des détenus du camp. Il est alors impératif de produire des pierres en grande quantité pour la construction du camp même et pour soutenir le développement des constructions monumentales du Troisième Reich. Or, les matériaux et la main-d'œuvre manquent. Le camp de Mauthausen va résorber cette pénurie

jusqu'en 1942 en fournissant une main-d'œuvre gratuite et abondante. La carrière est alors exploitée à plein rendement et les détenus mis au travail pour la production de blocs de pierre. Mais dès 1942, la perspective d'un long conflit pousse l'administration allemande à réorganiser l'économie de guerre. La D.E.S.T., tout en continuant à exploiter la carrière, réoriente ses activités vers l'industrie d'armement.

Bien que les détenus du camp constituent l'essentiel de la force de travail nécessaire aux activités de la D.E.S.T., l'entreprise SS est toujours restée discrète sur l'origine de sa main-d'œuvre. Par ailleurs, sa productivité dépend du nombre d'effectifs présents dans le camp. Il est essentiel pour elle que les détenus soient présents en quantité suffisante. Il faut donc veiller à bien gérer les prisonniers entre les exécutions de masse et l'arrivée de nouveaux convois.

Les visites des hauts dignitaires nazis

En 1941, Heinrich Himmler et d'autres hauts dignitaires nazis viennent visiter le camp de Mauthausen et notamment la carrière. De nombreux clichés sont réalisés par le service d'identification. Ayant pour vocation d'alimenter la propagande nazie, ces photographies font toutefois l'objet de manipulations. Aucune ne laisse transparaître la souffrance des détenus ou le sadisme et la violence des gardes SS. Elles sont là pour témoigner de l'activité et de la rentabilité économique du site

ainsi que de sa parfaite organisation. Par la suite, elles constitueront des preuves incontestables de la présence et de la participation de dignitaires nazis à l'horreur des camps et permettront leur condamnation.



Des SS accompagnés d'un civil assistent à une démonstration technique du travail des détenus dans la carrière. À l'extrémité gauche, on reconnaît le premier chef du camp des détenus, Georg Bachmayer, entre 1940 et 1943.

L'extermination par le travail

La détention de milliers de prisonniers dans les camps a une vocation économique et doit être rentable, notamment pour les entreprises voisines qui exploitent cette main-d'œuvre. Toutefois, divers témoignages soulignent que la productivité n'est pas l'unique principe mis en avant dans le Wiener Graben. De nombreuses tâches inutiles et épuisantes sont infligées aux détenus dans le seul but de les humilier et de les épuiser, souvent jusqu'à la mort. Le site, dissimulé par ses hautes falaises, est en effet le théâtre idéal pour les crimes les plus odieux, à l'abri des regards indiscrets. Il faut également maintenir les détenus dans un état de mouvement et d'agitation permanente afin d'empêcher toute tentative d'organisation collective d'évasion ou de résistance. Ainsi, au cours de l'hiver 1939-1940, des détenus sont contraints de transporter sans fin des pierres d'un côté à l'autre de la carrière. Ce travail inutile contribue à la déshumanisation, à l'épuisement et à l'anéantissement des prisonniers.

Le nombre de prisonniers travaillant dans la carrière passe, de 400 en 1939, à 4 500 durant l'été 1942. Dans cette cuvette de 350 mètres de diamètre, dont les falaises dépassaient les 70 mètres de hauteur, ils travaillent entre 56 et 60 heures par semaine, par tous les temps, dans le froid glacial ou sous un soleil de plomb. Ils sont soumis aux pires tâches depuis l'extraction des pierres jusqu'à leur transport. L'exploitation du granit dans la carrière se fait en trois temps : les opérations de dynamitage, la taille au pic et au marteau et le transport des blocs, toutes tâches difficiles et dangereuses.

Les rochers sont chargés à bout de bras dans des wagonnets qui circulent sur une ligne de chemin de fer pouvant être déplacée. Une vingtaine de détenus tirent le wagonnet, tandis que d'autres le poussent à l'arrière. Ces wagonnets sont lourds et instables et sortent régulièrement des rails. Il arrive qu'ils écrasent les malheureux qui se trouvent de côté ou derrière. Il faut alors recharger les wagons et continuer en laissant là les cadavres. Les détenus doivent ainsi travailler avec acharnement et malheur à ceux qui se détournent quelques instants de leur labeur, épuisés ou figés par les scènes d'horreur auxquelles ils assistent... ils n'y survivent souvent pas longtemps. Il est en effet fatal de regarder autour de soi pour savoir où se trouvent les gardiens.

Nombreux sont ceux qui croulent sous le poids des pierres, en y laissant leur santé et souvent leur vie. Les explosions, la poussière de granit, les pierres tranchantes représentent des dangers permanents pour ceux qui sont déjà mal nourris, qui manquent de sommeil et de soins et qui sont quotidiennement victimes des coups des SS. Le rythme infernal qu'il faut supporter dans ce *Kommando*, le plus mortel, laisse peu de chances de survie aux prisonniers qui y sont affectés.

TÉMOIGNAGE DE JEAN LAFFITTE (ANCIEN DÉPORTÉ FRANÇAIS)

Vous êtes ici dans la carrière de Mauthausen, de son vrai nom Wiener Graben.

Pour les anciens qui ont travaillé là, il n'est pas besoin d'y revenir pour en trouver les images, mais pour vous il faut imaginer. Alors imaginez...

À l'époque, cet horizon de verdure qui aujourd'hui nous entoure, à part une éclaircie là-bas dans un coin de paysage, à part quelque végétation dans les lieux interdits ou inaccessibles, était un horizon de pierre et, sur le sol où vous marchez, l'herbe ne poussait pas, ne poussait plus...

Imaginez ces falaises en arc de cercle, à ma droite, hautes de trente mètres et plus, tranchées à vif, laissant apparaître par failles successives les diverses couleurs du granit...

Imaginez ces trois étangs d'aujourd'hui, où j'ai vu tout à l'heure nager des poissons, en des fosses profondes et vides au fond desquelles s'éboulaient les rochers et les pierres. Des hommes y travaillaient...

Imaginez, là derrière moi, cette petite colline que nous appelions entre nous la petite montagne. Il n'y avait que quelques arbustes et un énorme buisson là-haut suspendu dans le vide...

Imaginez, tout autour là-bas, plus loin, ces petites collines, éventrées, avec un sol dénudé à leurs pieds... imaginez cela...

Chaque matin, mille cinq cents hommes, plus ou moins, selon les époques, descendaient là. Nous partions du camp en une immense colonne par cinq, échelonnés par centaines, les bras collés au corps, marchant au pas cadencé comme des automates, enlevant au passage devant la grande porte notre calot de forçat pour saluer les officiers SS, défilant ensuite dans les camps SS avec de part et d'autre une rangée de soldats tenant des chiens en laisse ou l'arme à la bretelle... Puis venait la descente, dans le petit chemin que vous avez suivi pour arriver à l'escalier, elle se faisait au pas de course, sous les coups de bâtons et les hurlements des SS... Et c'était la plongée dans l'escalier, toujours cinq par cinq, avec nos galoches de bois claquant sur les pierres... Parfois il y avait des drames dans cet

escalier mais à mon sens, selon mon expérience tout au moins, la descente n'était pas le plus dur.

La première fois que j'ai descendu ces marches, il m'a semblé descendre dans le cratère d'un volcan, un immense cratère. C'était à la fois grandiose et terrible, avec tout en bas, sur les crêtes, comme un immense cercle entourant cet espace, une haute clôture de barbelés et des miradors, perchés de loin en loin, sur quatre poteaux de sapin. Et bien sûr, dans chaque mirador, un soldat avec le fusil mitrailleur toujours prêt à tirer. Au fond de la carrière, il y avait encore un appel qui, cette fois, se faisait très vite car il ne fallait pas perdre de temps. Il s'effectuait presque au pas de course par le Kommandoführer SS Spatzneger que les Français appelaient Spatz et les Espagnols El Seco, désacralisant du même coup ce terrible tueur.

Alors là, pendant les quelques minutes que durait cet appel, il y avait un moment prodigieux, un moment extraordinaire... Sur le buisson, là-bas, on entendait un oiseau qui chantait. Je n'ai jamais entendu d'oiseau chanter à Mauthausen autre que celui-là. Et tout à l'heure, les oiseaux, beaucoup plus nombreux, chantaient à nouveau.

Mais très vite, c'était la course au travail, la course vers les Kommandos pour s'emparer de l'outil : pelle, pioche, pic, drague, n'importe quoi, car autrement il fallait travailler à mains nues ; les uns couraient vers les fosses pour ramasser des pierres qu'un pont transbordeur traversant la carrière et attaché là-haut par des câbles immenses enlevait sur un plateau de bois qui descendait au fond. D'autres couraient vers les baraques, les ateliers ou encore plus loin, vers le moulin à pierre qui se dressait là-bas tout noir, dans le fond... Puis commençait ce travail dans la carrière.

Dans un bruit infernal, un tournoiement continu, le bruit des wagonnets qui s'entrechoquaient les uns contre les autres, le vrombissement des camions qu'il fallait charger à toute vitesse, le bruit des marteaux-piqueurs tenus par les hommes qui tremblaient, échelonnés un peu partout sur les roches pour percer la falaise, le halètement des compresseurs placés un peu plus loin, nous masquant toutes les issues, de sorte que, ayant travaillé là près d'un an, je n'ai jamais vu une sortie de cette carrière.

Et c'était comme cela du matin très tôt jusqu'au soir, jusqu'au coucher du soleil parfois très beau...

Ainsi était le bagne, car ce cratère était un bagne, où il fallait travailler sans relâche sous peine d'être battu à mort, sous le risque de recevoir une pierre lancée de là-haut. Il fallait surtout ne pas se faire surprendre dans un moment de repos où on essayait d'échapper à sa fatigue, à la rudesse du travail... C'était cela la carrière. On y travaillait par tous temps : le froid, la neige... Le plus terrible était la pluie avec nos vêtements de forçat en tissu spongieux qui ne séchaient pas, nous revenions mouillés le lendemain. Une journée de pluie ici était terrible...

À midi, la sirène sonnait, les hommes couraient vers le moulin pour recevoir leur louche de soupe dans la gamelle que nous portions toujours avec nous, une louche de soupe presque invariable, faite de rutabagas, heureux si nous trouvions quelquefois une pomme de terre ou un morceau d'os qu'on mettait tout le jour à ronger et pendant que nous mangions cette soupe debout, les Meister autrichiens faisaient ici sauter les rochers à la dynamite, d'autres pierres s'éboulaient et le travail recommençait jusqu'au soir.

Heureux si dans l'intervalle on avait échappé à l'une des terribles corvées qui se faisaient ici à la carrière : il fallait remonter les morts, il fallait remonter les bouteillons vides de soupe de cinquante litres. C'était dur et plus dur encore chaque jour, il fallait aussi monter les tinettes d'excréments. Il y en avait sept à mon époque, nous les montions à quatre dans cet escalier pour aller fumer les jardins des SS aménagés sous les remparts...

C'était cela, cette carrière au temps du bagne, au temps où nous l'avons connue. Maintenant il en reste cet espace, toujours grandiose. Il en reste ce rocher à pic que vous voyez. Les SS l'appelaient « le mur des parachutistes » par dérision. Ils y ont fait sauter des hommes dans le vide, qui s'écrasaient en bas sur les pierres comme des pantins disloqués; l'un des premiers Kommandos de Juifs ramenés d'Amsterdam au mois d'août 1942, les Espagnols en sont témoins, a été exterminé par ce moyen. (...)

Jean LAFFITTE, matricule 25 519
(Mauthausen, Ebensee)



Détenu mort dans la carrière du Wiener Graben, entre 1940 et 1944.



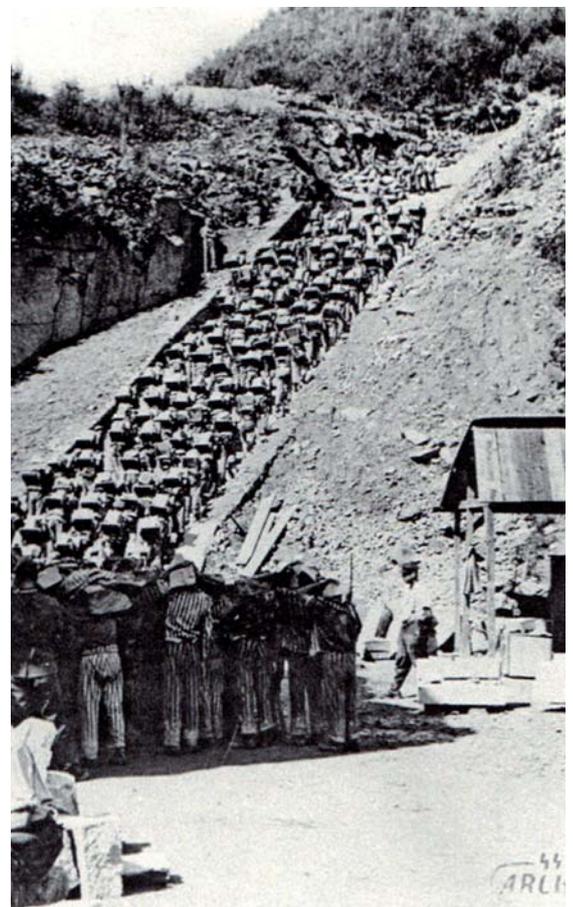
Détenus au travail dans la carrière. Après chaque dynamitage, les détenus trient les pierres destinées à être taillées. Celles-ci sont ensuite alignées et taillées avant d'être montées au camp par l'escalier de 186 marches.



L'escalier de la mort

Les 186 marches

Pour relier la carrière au camp de détention, s'élève un escalier de 186 marches inégales, connues par les prisonniers sous le nom d'« escalier de la mort ». Construit avec le granit de la carrière à laquelle il mène, il est refait à plusieurs reprises et les marches ont depuis été scellées. À l'époque de l'exploitation de la carrière, il est dans un état qui le rend difficilement praticable surtout avec les claquettes en bois qui font office de chaussures aux détenus.



Détenus chargés de transporter des pierres gravissant « l'escalier de la mort ».

La Strafkompagnie, compagnie disciplinaire

Les détenus chargés de transporter les blocs de pierre du fond de la carrière au camp à l'aide d'un châssis en bois accroché à leurs épaules ne sont pas choisis au hasard. Ils constituent en effet un *Kommando* particulier appelé *Strafkompagnie*, « compagnie disciplinaire ». Comme son nom l'indique, ce *Kommando* de travail a aussi pour vocation de rassembler les détenus qui se sont mal comportés aux yeux des SS ou qui ne sont plus tolérés dans le camp. L'affectation aux *Kommandos* peut en effet résulter d'une décision de commandement pour des raisons très diverses : à titre de sanction pour vol, trafic, contrebande mais aussi port de lunettes, malformation

physique, petite taille ou tout autre symptôme d'appartenance à une race inférieure. Les motifs peuvent être plus farfelus et anodins les uns que les autres. Les conséquences en revanche sont, la plupart du temps, la souffrance et la mort. Ainsi les porteurs de pierres qui gravissent ces escaliers plusieurs fois par jour, sans protection, sans équipement et sans plus de force sont voués à une mort certaine. Sous les coups et les cris des gardes SS, nombreux sont ceux qui succombent à même les marches. L'horreur et le sadisme des SS trouvent, ici encore, toute leur expression. Pour les détenus, chaque instant peut être le dernier.

TÉMOIGNAGE DE JEAN LAFFITTE (ANCIEN DÉPORTÉ FRANÇAIS)

(...) (Et puis), il reste l'escalier, l'escalier qui se dresse et qui demeure comme un monument. Bien sûr certains des nôtres regrettent qu'il ait été si bien reconstruit avec des pierres si bien ajustées, mais il a aujourd'hui 186 marches et tous les anciens peuvent aussi vous assurer qu'à l'époque du bagne, il avait aussi 186 marches. Ce que nous pouvons dire, c'est que le plus dur, dans cet escalier, c'était la montée. La montée du soir, après le dernier appel, où quelquefois bien sûr il manquait des hommes, la montée de cet escalier que l'on remontait à nouveau dans une immense colonne, toujours par rangs de cinq.

Montaient les premiers : les kapos, les forts, ceux qui pouvaient s'imposer, ceux qui prenaient les meilleures places devant, repoussant les autres, les plus faibles, derrière, toujours derrière, alors commençait le soir, cette fameuse montée de l'escalier... Ceux qui restaient derrière voyaient monter les premiers, toujours cinq par cinq, on avait l'impression qu'ils montaient doucement, on se disait « ce soir ça ne montera peut-être pas trop vite ». Heureux si, ce soir-là, on montait l'escalier sans avoir comme très souvent une pierre à l'épaule, comme dernier fardeau de la journée. On les voyait monter doucement, mais ces premières centaines, ces hommes de tête, en arrivant en haut, commençaient à marcher plus vite sur le petit chemin. Alors derrière, il fallait suivre... il fallait les rattraper et c'est à ce moment que les SS, postés en file sur le mur de gauche, commençaient à cogner pour que l'on monte toujours

plus vite. Et cette montée d'escalier était une épreuve terrible.

Il fallait apprendre à respirer, il fallait regarder où l'on mettait ses pieds. Malheur à celui qui perdrait un soulier ou son sabot, malheur à celui qui faisait tomber sa gamelle, malheur à celui qui tombait... de sorte que, lorsqu'on arrivait en haut, on pouvait dire fièrement, à l'exemple de nos camarades espagnols « una victoria más » (une victoire de plus), c'est-à-dire un jour de vie...

Nulle statistique ne pourra vous dire combien d'hommes ont connu ici en descendant leur dernier matin, combien d'hommes y ont vu le soir leur dernier coucher de soleil. Il y a eu des morts dans cet escalier, il y en a eu beaucoup et encore davantage, des suites de l'avoir trop monté, du dernier effort qu'il leur a fallu faire après une journée de bagne et qui a fait que le lendemain ils n'ont pas pu repartir, ils n'ont pas pu continuer. De ceux-là, aucun témoin ne peut vous dire le nombre, mais ce dont nous pouvons vous assurer, ce que je peux vous dire, c'est que sur chaque marche, je dis bien chaque marche de cet escalier, il est tombé du sang... Vous allez le remonter, faites-le avec respect.

Je vous remercie.

Jean LAFFITTE, matricule 25 519 (Mauthausen, Ebensee)



Le mur des « parachutistes » dans la carrière du Wiener Graben, du haut duquel les SS précipitaient les détenus.

Le mur des « parachutistes »

Le cas des Juifs hollandais

Du haut de cette falaise de près de 70 mètres, des détenus sont précipités dans le vide, autre forme d'exécution sadique mise en place par les gardes SS. Un groupe de Juifs hollandais notamment est ainsi emmené en haut de la falaise de la carrière. Les détenus reçoivent pour ordre de se battre. Lorsque deux d'entre eux tomberont dans le vide, les deux « vainqueurs » auront la vie sauve. Deux détenus tombent effectivement du haut de la falaise, mais les deux vainqueurs sont précipités à leur tour par les gardes SS. Ce genre de torture se produit à plusieurs reprises. Les SS se plaisent ainsi à surnommer « parachutistes » les détenus, juifs pour la plupart, précipités dans le vide ou forcés de s'y jeter. D'autres, envahis par le désespoir, s'y jettent spontanément pour, enfin, être libérés de leurs terribles souffrances.

Le camp de Mauthausen, en Autriche, est classé par l'administration SS camp de « catégorie III ». Cette catégorie correspond au régime le plus sévère et signifie « un retour non désiré » et l'extermination par le travail pour les prisonniers qui y sont envoyés. Toutes les activités du camp gravitent autour de la carrière de granit, la *Wiener Graben*.



Territoires de la Mémoire

Avec le soutien de la Wallonie, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la cellule de coordination pédagogique Démocratie ou barbarie - Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Province de Liège, de Liège Province Culture, de la Ville de Liège et du Parlement de Wallonie.